BnF Gallica

Récits enfantins, par Eugène Muller

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Muller, Eugène (1823-1913). Récits enfantins, par Eugène Muller. 1861.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

RÉCITS ENFANTINS

PAR

EUGÈNE MULLER

FAUX-FORTES PAR FLAMENG

J. HETZEL, ÉDITEUR

PARIS, 18 RUE JACOB

LIBRAIRIE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET FILS

56 RUE JACOB

RÉCITS ENFANTINS

5281

Y2

5563

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
Rue Saint-Benoît, 7

©

CONTES ET RECITS
ENFANTINS
DÉDIÉS
AUX ENFANTS BIEN SAGES
PAR
EUGENE MULLER

RECITS ENFANTINS

PAR

EUGÈNE MULLER

EAUX-FORTES PAR FLAMENG

J. HETZEL, ÉDITEUR

PARIS, 18 RUE JACOB

LIBRAIRIE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET FILS

56 RUE JACOB

Tous droits réservés.

1861

AUX ENFANTS

Souvent, chers enfants, j'aime à oublier le nombre déjà grand de mes années; je crois être encore à votre âge... Alors je me revois tout petit, le soir par exemple, assis près du foyer qui flambe, attentif aux récits d'une jeune et bonne tante que j'avais, qui, tout en tricotant, me disait, de sa voix fraîche et claire, les contes merveilleux dont sa mémoire était peuplée.

Elle est devant moi, l'aimable conteuse : dans ses minces doigts qui remuent, les broches d'acier brillent; son doux visage reçoit les vives lueurs de l'âtre où les tisons gémissent; le fond de la chambre est noir, et sur cette ombre il me semble apercevoir, légè-

rement éclairés, tous les êtres de ses contes; et, selon ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils disent, je me sens pour eux de l'amour ou de l'aversion; je souris ou je suis ému, je m'attriste ou je bats des mains...

Parfois aussi, quand, par la mémoire, je me rajeunis de la sorte, je rencontre des souvenirs d'histoires vraies qui aussi m'attristent ou m'égayent...

Un jour donc que j'avais essayé de noter quelques-uns de ces souvenirs qui m'avaient charmé, et de transcrire quelques-uns de ces contes, il m'arriva d'avoir fait ce livre.

Alors je résolus de vous l'offrir; parce que, si mon livre vous plaît, vous m'aimerez un peu, — moi qui vous aime beaucoup.

Laissez-moi donc espérer que mon livre vous plaira.

EUGÈNE MULLER.

CONTES

ET

RÉCITS ENFANTINS

I

MARE

Alors que j'apprenais à lire chez le vieux magister, qui ne lisait pas très-couramment, même avec ses lunettes, il y avait dans le village un malheureux être qui rôdait déguenillé par les rues, quelquefois disant des paroles sans suite et faisant des gestes singuliers. C'était le fou du pays, autrement dit le souffre-douleur de chacun. Les hommes s'en amusaient, les enfants lui formaient cortége en criant, en huant. Le nom ou plutôt le sobriquet qu'on lui avait donné était *Mâre ;* et ce fou ne pouvait jamais s'entendre appeler de la

sorte sans être pris d'une grande colère : aussi les enfants, quand ils le rencontraient, répétaient-ils à qui mieux mieux : « Mâre! Mâre! » D'abord il se retournait contre eux, les menaçait du poing, s'élançait pour les atteindre ; mais les enfants s'enfuyaient légers comme oiseaux, se moquant bien d'une telle poursuite, et de loin criaient de plus belle. Alors Mâre ramassait des pierres qu'il leur jetait maladroitement, — car on est toujours maladroit dans la colère, — et les pierres, au lieu de frapper ceux à qui elles étaient destinées, s'en allaient blesser quelque passant ou briser quelque vitre. Il en résultait pour le fou de brutales corrections qu'il recevait en pleurant, sans oser se défendre, ou des journées d'emprisonnement à lui infligées par le garde champêtre, qui l'emmenait garrotté comme une bête méchante, à la grande risée des gens qui étaient cause de son malheur.

Mâre cependant n'eût jamais attaqué personne, si personne ne se fût avisé de le tourmenter ; au contraire même, à ceux qui paraissaient avoir pitié de son état, le fou paraissait dire merci d'un bon regard. Qui plus est, chose singulière, ce martyr des enfants n'aimait rien autant que les enfants. S'il en trouvait qui eussent assez de charité pour ne pas lui jeter ce-

nom dont il avait à souffrir, il s'arrêtait, fixait sur eux ses yeux, et se prenait à verser de grosses larmes, qui semblaient lui être consolantes : car il souriait doucement tout en pleurant ainsi, et l'on comprenait, à voir remuer ses lèvres, qu'il s'entretenait avec lui-même sur un sujet agréable. Mais, hélas! il ne faisait que bien rarement de ces heureuses rencontres : — les enfants ne sont guère miséricordieux.

Un jour, nous sortions de l'école au moment où passait Mâre. Le fou, s'accotant à un portail, et croyant sans doute que nous ne le remarquions pas, commença de nous contempler avec son attendrissement habituel. Mais l'un de nous, l'ayant aperçu, donna le signal, et bientôt nous criâmes tous à tue-tête : « Mâre ! Mâre ! »

D'abord Mâre essaya d'obtenir notre silence en nous regardant d'un air affligé, et en nous faisant avec la main des gestes suppliants; mais nous refusâmes de comprendre sa prière : plus nos cris semblaient lui causer de peine, plus nous les redoublions. Toutefois nous l'observions attentivement, supposant qu'il allait, selon sa coutume, se mettre à notre poursuite. Mais non, ce jour-là Mâre ne se corrouça point, ne nous donna point la chasse; au contraire, nous tournant le

dos, il se prit à fuir de toute la vitesse de ses jambes; — et nous de le suivre, bien entendu.

Il courait, nous l'escortions. Jamais il n'avait montré pareille couardise : Dieu sait si nous en abusions! C'était à qui le harcèlerait de plus proche. L'un secouait le pan délabré de son habit, l'autre lui donnait une bourrade; un autre enfin, plus audacieux ou plus méchant que tous, s'avisa de tirer les longs cheveux roussâtres qui tombaient sur le dos du fou. Le malheureux poussa un cri de douleur, et n'en continua pas moins de fuir. Tout naturellement l'enfant revint à la charge, et cette fois tira plus fort que la première; mais cette fois Mâre se retourna vivement, allongea le bras, et le méchant se trouva pris.

Aussitôt, inquiets de savoir ce qui allait advenir de notre camarade, nous ne criâmes plus. L'enfant avait beau répéter d'une voix dolente — ce que nous aurions tous répété à sa place : — *C'est* pas moi! *c'est* pas moi! Mâre ne le lâchait pas pour cela; aussi le petit tremblait-il de tous ses membres et pleurait-il à chaudes larmes. Certes, il avait sujet de pleurer et de trembler, se trouvant ainsi dans les mains du fou. Cependant Mâre ne paraissait nullement irrité; nous l'entendions même dire à l'enfant :

« N'aie pas peur, je ne veux point te faire du mal. » Bientôt, tenant toujours son captif, il alla s'asseoir sur une borne qui était à quelques pas de là; puis il assit l'enfant sur l'un de ses genoux, et lui dit :

« Comment t'appelles-tu?

— Joseph, répondit notre camarade, en tremblant de plus belle.

— Quel âge as-tu?

— Neuf ans.

— Tu as une maman, n'est-ce pas?

— Oui.

— Une maman que tu aimes de tout ton cœur? demanda encore Mâre; et, si elle mourait, tu aurais bien du chagrin, n'est-ce pas?

— Oui, répondit encore l'enfant.

— Eh bien! petit Joseph, écoute; je vais te conter une histoire dont tu te souviendras, je pense. »

En entendant ces paroles, nous nous approchâmes tous de Mâre au point de former un cercle étroit autour de lui. Et Mâre parla ainsi au petit Joseph :

« Dans ce village, il y a de ça... — attends que je compte, — il y a vingt et un ans, oui vingt et un ans, chaque jour, un petit garçon, qui avait, comme toi, neuf ans, passait dans cette rue pour aller, comme

toi, à l'école. Il s'appelait Jean, ce petit garçon, il était, comme toi, joli, comme toi, bien nippé. Sa mère était une femme veuve, peu riche, puisqu'elle vivait du gain de son travail; mais Jean étant son seul enfant, elle mettait en lui toute sa vanité. Chez le maître où il allait, Jean n'était pas le moins savant : déjà il lisait dans les livres, et commençait à former ses lettres; aussi sa mère trouvait-elle une grande joie à penser qu'un jour viendrait où son Jean serait un homme lui faisant honneur.

« En ce même temps, il y avait aussi dans le pays un vieux fou mendiant que l'on taquinait, que l'on contrariait, comme aujourd'hui l'on taquine et l'on contrarie Mâre. Ce fou-là était bien plus méchant que Mâre, vu que sur un simple signe d'agacerie il courait aux gens et les frappait, si on le laissait faire. On l'appelait Piquet : je n'ai jamais su pourquoi; mais il lui déplaisait de s'entendre appeler Piquet autant qu'à Mâre de s'entendre appeler Mâre. C'était bien, certes, une raison suffisante pour que les enfants eussent plaisir à faire ce qui chagrinait le fou.

« Le petit Jean, qui n'était pas moins taquin que ses camarades, rencontra un jour Piquet, et, tout en prenant sa course, se mit à crier : « Piquet! Piquet! »

Le fou courut après lui. Sûrement les jambes du petit Jean valaient mieux que celles de Piquet, mais le petit Jean fit un faux pas et roula. Avant qu'il se fût relevé, Piquet arriva sur lui et le frappa des pieds et des mains, si bien que le pauvre enfant, tout couvert de sang, resta étendu comme mort sur le pavé.

« On emporta le petit Jean chez sa mère qui pleura, pleura!... — Dis, Joseph, crois-tu qu'elle dut pleurer?

— Oh! oui! répondit Joseph.

— Oh! oui! nous écriâmes-nous tous, en serrant Mâre de plus près encore.

— Sans doute, reprit le fou; mais son chagrin fut bien autre quand le médecin lui apprit que l'enfant, par suite d'un coup reçu à la tête, resterait peut-être fou pendant toute sa vie. En effet, depuis cette aventure, le petit Jean eut la cervelle comme dérangée. Il parlait sans raisonnement : on le voyait rire des choses tristes, et pleurer des choses gaies.

« La pauvre mère en fut tant bouleversée qu'elle s'alita et qu'elle mourut.

« Le jour de l'enterrement, comme la bière était sous le portail de la maison, attendant le prêtre, le petit Jean prit tout à coup le rameau qui trempait dans l'eau bénite, et se mit à danser autour de la morte en

faisant entendre de gros éclats de rire, et en criant : *Mâre ! Mâre !* — ce qui veut dire en patois : « Mère, » comme tu sais.

« Sa mère mise en terre, Jean n'avait plus de famille qu'un cousin qui le prit chez lui ; mais ce cousin secourable n'était pas riche non plus, et n'avait nullement le temps de le surveiller. Jean allait donc de rue en rue, rendant chacun témoin de ses folies. Si la faim lui venait, il demandait, et les gens, qui riaient de ses propos déraisonnables, lui donnaient à manger. Voilà comment il fut conduit à mendier.

« Un jour, quelqu'un qui se souvint du cri qu'il poussait en dansant autour du corps de sa mère s'avisa de l'appeler Mâre ; et l'idée parut bonne aux autres, puisque le nom est resté au petit Jean. »

Ici Mâre s'arrêta pour porter une main à ses yeux, qui étaient mouillés.

« Le petit Jean, dit Joseph, le petit Jean, c'était donc toi ?

— Oui, reprit le fou, le joli petit garçon d'autrefois, c'est le fou, le mendiant d'à présent. Comprends-tu, Joseph, pourquoi il se met en colère quand il s'entend appeler de ce vilain nom qui lui remet en mémoire la plus triste journée de sa vie ?

— Oh ! oui, je le comprends, dit Joseph.

— Oui, nous le comprenons, ajouta le plus grand d'entre nous; mais sois tranquille, nous ne t'appellerons plus jamais de cette façon : nous t'appellerons Jean. »

Et nous répétâmes tous :

« Oui, oui, nous t'appellerons Jean.

— Vrai? bien vrai? fit Mâre, en posant à terre le petit Joseph et en levant ses mains de bonheur; vous m'appellerez Jean? Oh! ça va me paraître bien bon, allez! Il y a si longtemps qu'on ne m'a pas dit ce nom que ma pauvre mère disait si doucement, à l'époque où je l'avais pour m'embrasser! Oui, vous m'appellerez Jean, et non plus Mâre, vous ne me tourmenterez plus, et moi je ne tâcherai plus de vous châtier; car, songez-y donc, quel malheur si j'allais faire de vous ce que Piquet a fait de moi! si je causais la mort de votre mère! Et aussi, n'est-ce pas? quand je m'arrêterai pour vous regarder, vous ne m'en empêcherez pas? Si je vous regarde ainsi, c'est qu'il me semble me voir alors que j'étais un enfant joli comme vous, et que ma mère m'aimait, moi que personne n'aime plus à présent...

— Mais nous t'aimerons, nous, » dit Joseph.

Et nous dîmes après lui :

« Oui, oui, nous t'aimerons.

— Vous m'aimerez? est-ce bien possible? Oh! quels braves enfants vous êtes! » s'écria le fou.

Alors, l'un de nous lui ayant dit : « Adieu, Jean! » nous répétâmes tous :

« Adieu, Jean, adieu!

— Adieu! adieu! » fit-il d'une voix tout émue.

Nous nous éloignâmes en groupe. A quelques pas je me retournai, et vis Mâre essuyer du revers de sa manche une larme qui rayait sa joue crasseuse. Je crus aussi l'entendre murmurer :

« Chers petits! ils m'appelleront Jean. »

Depuis, aucun de nous ne manqua d'observer la promesse faite au pauvre garçon. Si quelqu'un de nos camarades s'avisait de l'appeler encore Mâre, nous tirions d'abord l'enfant à l'écart pour lui apprendre de quelle affreuse manière ce nom était devenu celui du petit Jean. S'il persistait en sa méchanceté, nous nous unissions pour le prêcher d'une autre façon,— c'est-à-dire que nous le rossions jusqu'à ce qu'il se fût engagé à ne plus tourmenter notre ami.

Nous fîmes tant et si bien que peu à peu le nom se perdit presque.

« Bonjour, Jean ! » disions-nous au fou quand nous le rencontrions ; et Jean prenait bonnement notre petite main dans sa main large pour la serrer, quelquefois même pour la mettre contre ses lèvres.

Si nous portions notre goûter d'école, et qu'il nous arrivât de rencontrer Jean sur notre route, il y avait toujours une grosse part pour lui.

A mesure que le nom s'oubliait, la folie de Mâre diminuait sensiblement. Il put même, au bout d'un certain temps, être employé à quelques travaux de peine, qui, lui produisant un peu d'argent, le tirèrent de la première mendicité.

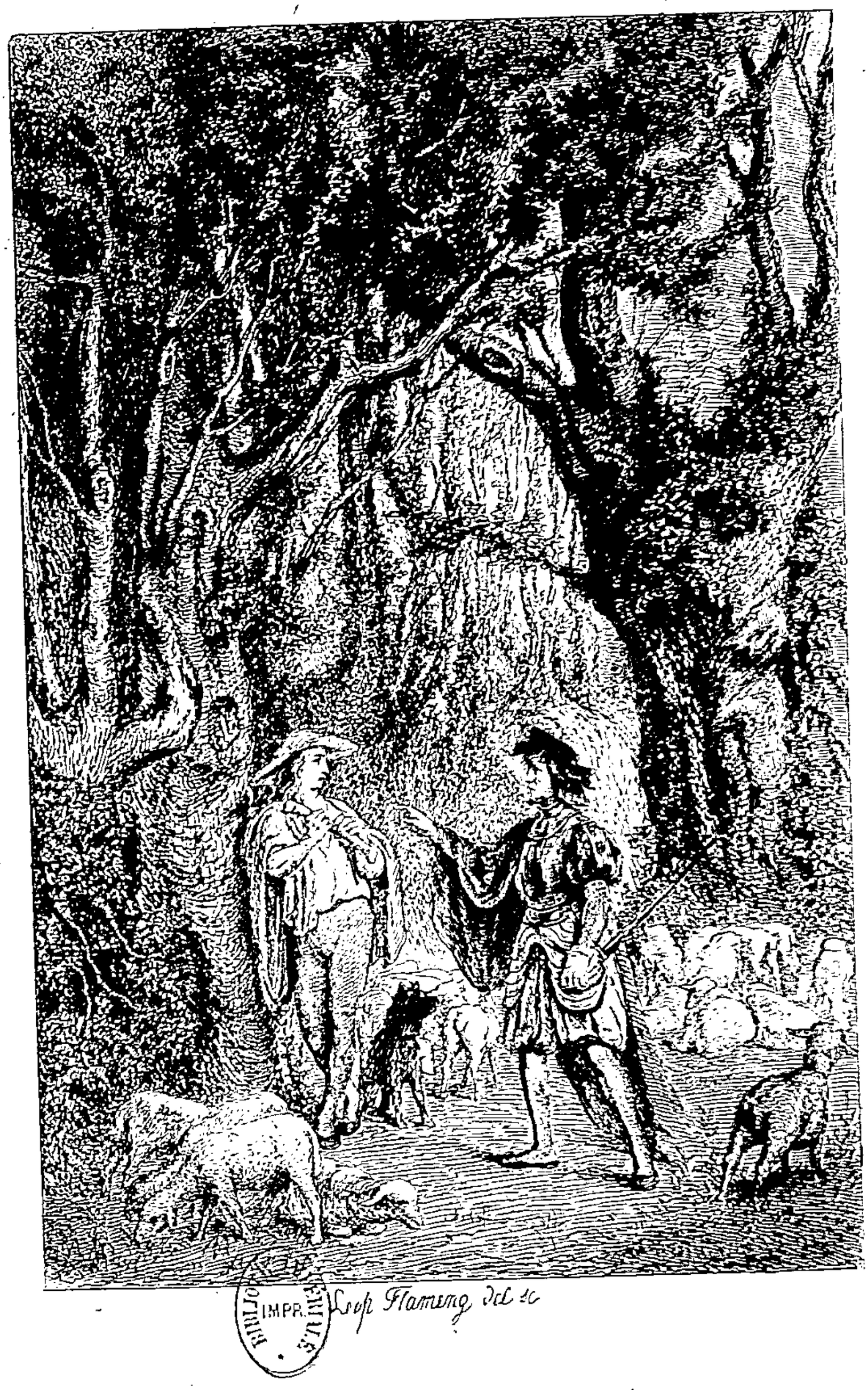
Aujourd'hui, Jean est berger dans une ferme que fait valoir le petit Joseph devenu homme. Jamais troupeau n'eut gardien plus attentif et de plus paisible humeur.

Il y a bien encore un léger détraquement dans le pauvre cerveau du pâtre ; mais jugez si cette folie peut être dangereuse pour quelqu'un.

Lorsque l'alouette des blés, perdue dans le ciel, répète à pleine gorge sa joyeuse chanson, — qui met comme des rayons de musique dans les rayons du soleil, — Jean, s'adressant au chien qui veille à ses côtés, et qui alors le regarde de son œil bon, lui dit :

« Tu crois, n'est-ce pas? Labri, que cette mignonne voix qu'on entend est la voix de l'oiseau? N'en crois rien : cette voix, c'est la douce parole de ma mère qui est là-haut, dans le pays des anges, et qui me parle en disant :

Jean! Jean! petit Jean!
Mon petit Jean joli,
Ta place est prête au paradis!
Jean! Jean! petit Jean!
Mon petit Jean joli!... »



BIBLIOTECA IMPR.

Grop Flamenq del 1c

II

LES DEUX FILS DU ROI

Le roi d'un grand royaume avait deux fils. Le plus jeune était aimant et doux; mais l'aîné, jaloux et méchant, ne pouvait supporter l'idée que plus tard il dût partager le royaume avec son frère. Or donc, un jour que, revenant de la chasse chacun de leur côté, les deux frères se rencontrèrent dans un bois, qu'on appelait le bois d'Abel, le frère aîné tua son frère cadet, et, l'ayant tué, l'enterra au pied d'un grand chêne. — Personne ne l'avait vu.

Le soir, au palais, quand on lui demanda s'il sa-

vait où était son frère, il répondit qu'il n'en savait rien.

Pendant plusieurs jours l'on fit chercher partout le jeune prince; mais, ne l'ayant pas trouvé, l'on pensa qu'une bête féroce l'avait dévoré. Alors le roi, la reine et les princesses leurs filles prirent le deuil et pleurèrent; car le jeune prince était beaucoup aimé. Le frère, lui aussi, s'habilla de noir et fit mine d'être grandement désolé, mais à part soi il se réjouissait, disant : « J'aurai tout le royaume à moi seul, et personne ne saura jamais que j'ai tué mon frère, — personne ne m'ayant vu. »

Huit ou dix années se passèrent. Déjà le roi se faisait très-vieux, et le méchant fils voyait s'approcher le moment où il hériterait du royaume. Mais voilà qu'une nuit le vent renversa le grand chêne du bois d'Abel. Le matin, un berger qui passait par là vit, sur la terre soulevée par les racines, un os blanc qu'il ramassa et emporta, en pensant : « J'y percerai des trous, et j'en ferai une flûte, pour jouer des airs gais. »

Le berger donc ayant emporté l'os y perça des trous, et, la flûte étant faite, la mit contre sa bouche, puis souffla dedans, pour jouer des airs gais. Alors il

entendit sortir de la flûte une voix fort douce, mais fort triste, qui disait :

Berger, tiens-moi bien,
Avec ta main honnête.
C'est mon frère qui m'a tué,
Sous le grand chêne, au bois d'Abel.

Le berger fut bien étonné d'entendre la flûte chanter ainsi. Il y souffla de nouveau, et de nouveau elle dit :

Berger, tiens-moi bien...

et le reste.

Or, comme le berger était assis au bord d'un pré, soufflant dans la flûte, dont la chanson l'étonnait de plus en plus, vint à passer un seigneur de la cour, nommé Vaillant, qui avait aimé le jeune prince. Ce seigneur s'arrêta aussitôt qu'il entendit la voix de la flûte, car la flûte chantait comme aurait chanté le prince mort; et il dit au berger :

« Est-ce par ta science que tu fais chanter la flûte de cette façon ?

— Non, seigneur, répondit le berger, il n'y a qu'à souffler dedans.

— Prête-la-moi donc, dit le seigneur, pour que j'y souffle et entende la voix du jeune prince que j'aimais. »

Le berger lui ayant prêté la flûte, le seigneur y souffla, et il ne fut pas moins ébahi que le berger quand il entendit qu'elle disait :

Vaillant, tiens-moi bien,
Avec ta main amie :
C'est mon frère qui m'a tué,
Sous le grand chêne, au bois d'Abel.

« Berger, dit ensuite le seigneur, viens avec moi au palais de la cour. »

Le berger suivit donc le seigneur, et ils arrivèrent tous deux devant le roi, qui était alors avec sa femme et ses filles.

« Sire, mon roi, dit le seigneur, ce berger a une flûte qui chante d'une voix pareille à la voix de votre fils, le prince mort. »

Le roi dit aussitôt :

« Que le berger en joue donc, pour que j'entende la voix de mon enfant bien-aimé. »

Le berger souffla dans la flûte, et la flûte chanta :

Berger, tiens-moi bien,
Avec ta main honnête...

et le reste.

Alors le roi, la reine et les princesses se prirent à pleurer; car il leur sembla vraiment entendre chanter, lui-même, le prince mort.

Le seigneur dit encore :

« Sire, mon roi, ce n'est point par sa science que le berger fait chanter la flûte de cette façon : il n'y a qu'à souffler dedans.

Le roi dit :

« Donnez-la-moi donc pour que j'y souffle et entende encore la voix de mon enfant bien-aimé. »

Et le roi prit la flûte, et y souffla; et alors la flûte chanta :

Père, tiens-moi bien,
Avec ta main si bonne;
C'est mon frère qui m'a tué,
Sous le grand chêne, au bois d'Abel.

Puis le roi donna la flûte à la reine, qui y souffla, elle aussi; et alors la flûte chanta :

Mère, tiens-moi bien,
Avec ta main si tendre...

et le reste.

Puis les princesses la prirent chacune à leur tour; et quand elles y soufflèrent, la flûte chanta :

Ma sœur, tiens-moi bien,
Avec ta main si douce...

et le reste.

Comme la plus jeune des princesses tenait la flûte, et que la flûte chantait encore, voilà qu'entra le frère qui avait tué son frère. En entendant ce chant, il se demanda tout effrayé s'il n'avait donc pas bien tué son frère, puisqu'il l'entendait chanter ainsi; — et il ne comprit pas d'où venait cette voix.

Le roi son père lui dit :

« Viens, mon fils, approche, et souffle dans cette flûte. »

Le méchant frère prit la flûte, sans savoir que c'était d'elle que venait la voix qu'il avait entendue, et y souffla. Alors la flûte chanta, d'une voix qui ressemblait aux cris d'une personne qu'on tuerait :

Frère, tiens-moi bien,
Avec ta main si dure;
C'est toi, méchant, qui m'as tué,
Sous le grand chêne, au bois d'Abel.

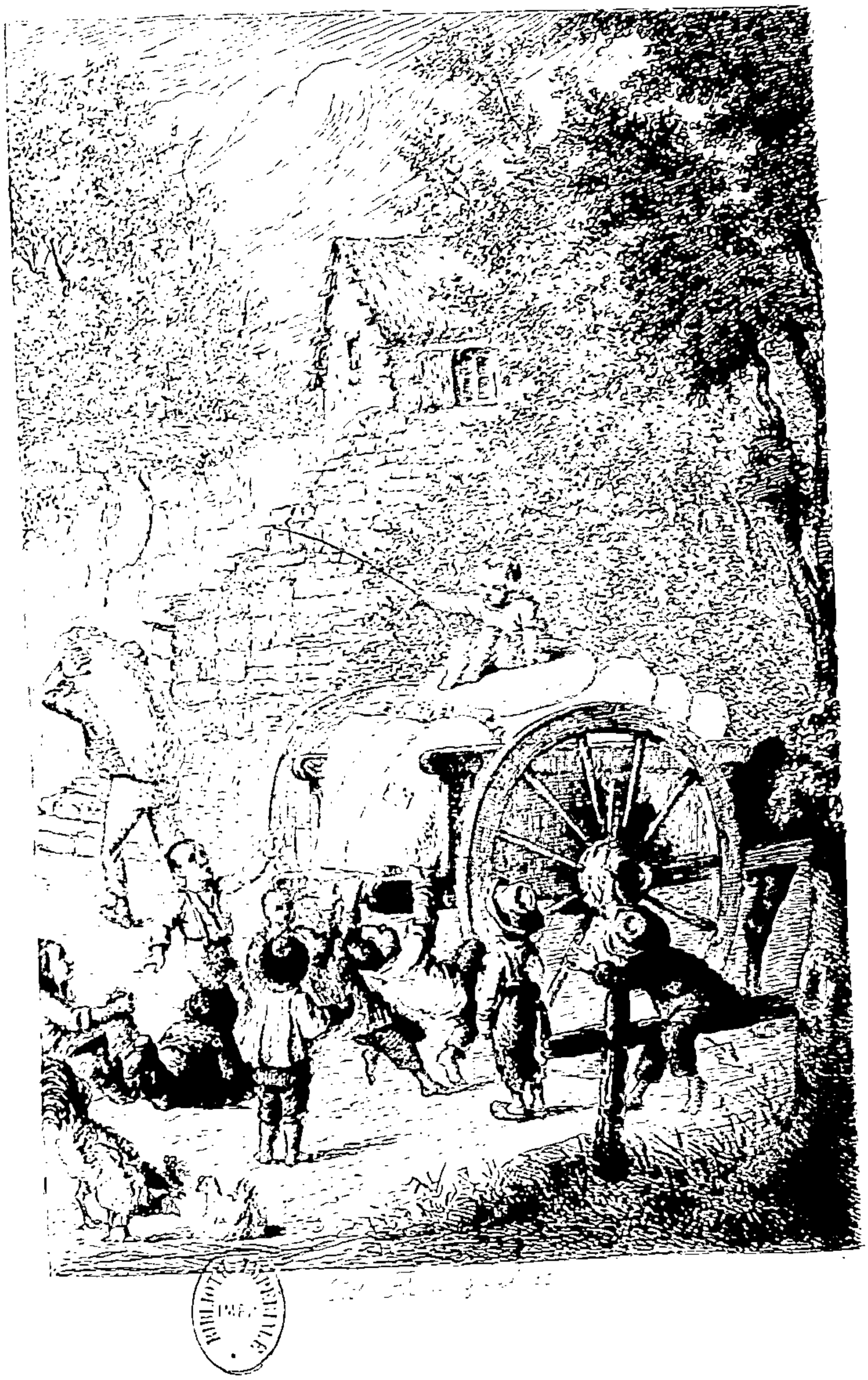
Alors le roi s'écria :

« Est-ce donc vrai ce que dit la flûte du berger ? »

Mais le frère assassin de son frère ne put répondre ; car il venait de tomber mort, tant l'avait effrayé la voix de la flûte.

Le berger fut fait berger des moutons du roi ; et le roi partagea son royaume aux maris de ses filles, en leur disant :

« Dieu vous garde d'être jaloux les uns des autres ! et souvenez-vous qu'il n'est pas crime si bien caché qui tôt ou tard ne soit découvert. »



III

FANFAN

Le meunier de mon village,
Un jour, recueillant le grain
Que devait moudre son moulin,
De porte en porte, à petit train,
Guidait son tardif attelage.
Derrière la charrette on voyait s'agiter
Quelques marmots du moindre étage,
Qui tous essayaient d'y monter,
Essayaient — mais pas davantage;
Nul n'y parvenait; et pourtant
Un enfant, plus petit que tous ses camarades,

Etait sur le char, leur jetant,
Riant de leurs vaines gambades,
D'assez outrageantes bravades.
« Allons, criait-il, paresseux!
« Resterez-vous toujours à terre?
« — Oh! dit tout à coup l'un de ceux
« Qui sautillaient, le beau mystère!
« Sur la voiture te voilà;
« Mais tu ne devrais pas omettre
« Que nous avons vu ton papa,
« Fanfan, tout à l'heure t'y mettre. »

Et depuis, quand je vois passer, le front altier,
Un de ces fats qui, gorgés de richesse,
En promenant leur oisive jeunesse,
Aux malheureux reprochent la paresse,
Je me dis : « C'est Fanfan sur le char du meunier. »

Dans ce monde, la chose est sûre,
Bien des Fanfans ne seraient pas
Sur la voiture
S'ils n'avaient point eu de papas!

IV

LA FÉE LUGINE

I

Chacun sait, je crois, que dans l'enfer brûlant, le diable est continuellement pris d'une terrible soif; mais tout le monde ne sait pas que les larmes versées par les humains forment la seule boisson qui puisse le désaltérer un peu.

Une autre chose que bien des gens ignorent aussi, c'est qu'il existe dans le pays des Fées une fée appelée Lugine. Cette fée a un nombre infini de filles : chaque

année elle en marie une; mais comme il n'y a point d'hommes au pays des Fées, c'est parmi les jeunes garçons de la terre que la fée Lugine est obligée de prendre des maris pour ses filles. Chaque année donc la fée Lugine vient dans le monde des humains, conduisant celle de ses enfants qui est à marier, et se promène avec elle jusqu'à ce que la jeune fille ait rencontré le jeune garçon qu'il lui plaît d'avoir pour époux. Alors la mère se présente aux parents du jeune garçon et leur dit : « Donnez-moi votre fils afin qu'il devienne l'époux de ma fille au pays des Fées; vous ne le reverrez plus jamais, puisqu'il viendra parmi nous pour l'éternité; mais je vous ferai posséder toutes les richesses que vous pourrez désirer, — même davantage. Si vous me refusez, tous les malheurs arriveront sur vous, et rien ne saura vous en garantir. »

Et toujours la fée Lugine tient la promesse qu'elle a faite : — richesses ou malheurs viennent d'elle, selon ce qu'on a voulu.

Où donc la fée Lugine prend-elle les richesses qu'elle donne en échange des maris choisis par ses filles? — Voilà ce qu'il faut savoir encore. C'est le fait d'un marché entre elle et Satan.

La fée Lugine a sous ses ordres des légions de petites fées servantes, qui vont par le monde, tourmentant les uns, affligeant les autres, et recueillant dans des urnes les larmes qu'elles font verser. Ces larmes, la fée Lugine s'en sert comme d'une monnaie pour acheter du diable les grands biens qu'elle fait échoir aux familles de ses gendres.

Ainsi c'est à la fée Lugine que le diable a recours pour étancher sa soif, et en retour il lui accorde toute espèce de richesses terrestres. Or, comme le diable est toujours altéré, et que toujours Lugine réclame quelque nouveau don, les fées servantes ne sont jamais inactives. Voilà ce qui fait que tant de gens pleurent sans avoir mérité leurs vives peines; ce qui fait que certains autres sont comblés de richesses sans avoir eu pour les gagner de peine plus grande que celle de donner un de leurs enfants à la fée Lugine; ce qui fait aussi... — Mais venons à notre histoire.

II

Il était une fois un pauvre bûcheron, nommé Antoine, qui avait une femme nommée Françoise, et un jeune garçon nommé Georget.

Un soir, quoique la nuit fût tombée depuis longtemps, le bûcheron n'était pas encore rentré. Françoise avait fait souper Georget, l'avait envoyé au lit, et filait en attendant le retour de son mari. Enfin il arriva, mais tout essoufflé, tout effrayé.

« Mon Dieu! notre homme, que t'est-il donc advenu? demanda Françoise.

— Ce qui m'est advenu, femme? répliqua le bûcheron en tombant assis sur un banc, et en essuyant son front tout baigné de sueur froide; il m'est advenu que, passant au grand carrefour du bois, j'ai vu tout à coup dans la nuit les arbres s'éclairer, et que des langues de flammes vertes, rouges, bleues qui sautillaient m'ont cerné à distance, comme faisant une ronde autour de moi. Pense si j'avais peur! Je crois même que j'allais me trouver en défaillance, quand j'ai aperçu sortir d'un gros arbre, qui s'est ouvert à cinq ou six pas, une femme portant des habits qu'on aurait dits faits de lumière, — tant ils brillaient sur l'ombre, — et qui étaient brodés de larmes comme les draps qu'on met sur les morts. Cette femme m'a paru très-vieille, son visage indiquait une mauvaise personne. Après être demeurée un instant les deux mains appuyées sur une baguette d'or, elle m'a dit, en bran-

lant sa tête, couronnée d'une couronne — d'or aussi :

« — Me connais-tu, Antoine le bûcheron?

« — Non, madame, » ai-je répondu.

« Alors elle m'a dit encore :

« — Je m'appelle la fée Lugine; sais-tu qui je suis?

« — Oui, madame! » ai-je alors répondu, en cherchant à deviner ce que pouvait me vouloir cette méchante fée. Ce qu'elle me voulait, pauvre femme! elle voulait me demander notre garçon Georget pour le marier avec une de ses filles. Elle n'a pas manqué de me promettre tous les biens désirables, si nous consentions, et tous les malheurs, si nous refusons. Voilà ce qu'elle me voulait. Eh bien! femme, qu'en penses-tu?

— Je pense, répliqua Françoise, qu'il n'y a pas de souffrance que je n'endure plutôt que me séparer de notre Georget, et que j'aime mieux être pauvre comme nous le sommes, que riche des biens venant de la fée Lugine; car ces biens, elle les achète du démon avec les larmes des malheureux.

— C'est bien aussi ce que je me suis dit, reprit Antoine, et ce que j'ai essayé de faire entendre à la fée; mais elle n'en a nullement tenu compte, et m'a quitté en me donnant une journée pour réfléchir. D'ailleurs, écoute ses dernières paroles : « J'attendrai jus-

« qu'à minuit demain, en cet endroit où nous sommes ;
« tu m'appelleras, et je paraîtrai. Si à minuit tu n'es
« pas venu, j'enverrai contre toi et ta famille tous les
« malheurs imaginables. »

« Là-dessus la fée Lugine est rentrée dans l'arbre, et les feux qui sautillaient se sont éteints. Maintenant, ma pauvre femme, qu'allons-nous devenir, ainsi menacés de la colère d'une telle fée?

— Nous deviendrons ce que voudra la Providence, dit Françoise; en tous cas nous avons un jour devant nous. Il sera bien temps de nous affliger quand les afflictions arriveront, — si elles arrivent. Qui sait? d'ici-là nous trouverons peut-être quelque conjuration à notre sort. Couchons-nous, et dormons confiants. »

Ayant ainsi raisonné, Antoine et Françoise se couchèrent, bien inquiets toutefois; et ils s'endormirent sans se douter que le petit Georget, qui ne dormait pas lorsque son père était rentré, eût entendu tout ce qui venait de se dire.

III

En vérité, l'enfant était bien le premier intéressé en la réponse qu'attendait la fée Lugine. Aussi n'eut-il

pas une minute de sommeil cette nuit-là. Il partageait pleinement l'opinion de son père et de sa mère sur ce mariage avec une des filles de la fée : s'il épousait cette fille, ses parents seraient riches, mais de quelles richesses! Et il ne les verrait plus, eux qu'il aimait tant, et dont il était tant aimé! Si l'on refusait, à quoi ne fallait-il pas s'attendre d'une colère comme celle de la fée Lugine?... Cependant Georget se leva le lendemain sans paraître savoir la moindre chose de l'entretien que son père avait eu avec la fée; car il espérait, lui aussi, en quelque secours inconnu.

Pendant la journée, Antoine, comme de coutume, travailla dans la forêt; Georget mena paître les deux chèvres qu'ils avaient; Françoise s'occupa du ménage et fila.

Le soir, les parents attendirent que Georget fût au lit pour recommencer à s'entretenir de la fée Lugine. Leurs intentions n'étaient point changées. Ils se couchèrent donc de nouveau, toujours bien décidés à tout souffrir plutôt que de troquer leur fils contre des trésors mal acquis.

Ce soir-là encore, Georget ne s'endormit pas. Il comptait les heures qui sonnaient à la vieille horloge de bois : neuf heures!... dix heures!... onze heures!...

Et l'horloge continuait son tic-tac qui donnait autant de coups dans le cœur du pauvre petit..., car minuit approchait, minuit, l'heure que la fée Lugine avait indiquée comme devant être la dernière de son attente. Qu'arriverait-il à minuit? mon Dieu! qu'arriverait-il?

Prrrr! — fit enfin le ressort de l'horloge, et minuit commença de tinter : din! din! din!... l'horloge frappa les douze coups, et reprit son tic-tac. Georget ne respirait plus : il écoutait, il regardait, il appréhendait... et cependant rien n'arriva; aucun bruit ne se fit, aucune clarté de malheur ne se montra. Georget entendait même son père et sa mère dormir tranquillement.

« Allons, se dit-il, quand la demie sonna, la fée sans doute renoncé à m'avoir pour gendre; sa fille aura trouvé quelque autre garçon mieux à sa convenance, ou bien encore un bon génie nous a pris sous sa protection. »

Et, rassuré, l'enfant s'endormit d'un profond sommeil.

Le matin, Georget fut réveillé par la voix de son père, qui criait :

« Hé! garçon, lève-toi; voilà qu'il est grand jour déjà. »

Et le père ajoutait :

« Je me suis oublié, moi aussi; je dormais si fort que je n'ai pas entendu notre coq chanter. Allons, Georget, les chèvres doivent languir en leur étable; va vite les délivrer, et mène-les pâturer. »

Georget se leva. Le père, qui venait de prendre son dernier vêtement, alla au poulailler pour donner la liberté aux poules qui devaient, pensait-il, s'impatienter aussi. Mais il n'en trouva aucune sur les perchoirs, toutes étaient étendues roides par terre, et le coq tournoyait en battant de l'aile pour mourir.

Pendant que le père, la larme à l'œil, regardait ces pauvres bêtes mortes ou mourantes, il entendit Georget pousser de grands cris. L'enfant avait trouvé dans l'étable une des deux chèvres haletant sur la litière, à côté de l'autre qui ne bougeait plus. La mère accourut, et ne fut pas moins consternée que son mari et son garçon. Tous trois comprirent bien que c'étaient les premiers effets du dépit de Lugine; mais aucun d'eux n'en dit rien : — les parents, parce qu'ils ignoraient que Georget eût entendu leur conversation; et Georget, parce qu'il ne voulait pas faire savoir à ses parents que la demande de la fée Lugine lui fût connue.

« Qu'y ferions-nous? dit le père, en feignant d'être tout consolé; il ne faut pas que ce malheur nous em-

pêche de travailler. J'ai quelques écus d'économie, à la prochaine foire j'achèterai d'autres bêtes. Je m'en vais au bois. Toi, Georget, fais un trou derrière la maison pour y enterrer chèvres et poules. »

Puis le père, tirant à part Françoise, lui recommanda de ne point apprendre à Georget la cause de ce malheur; et, sa cognée mise sur son épaule, il s'en alla au bois.

La mère prit sa quenouille et commença de filer; Georget se mit en devoir de faire ce que son père lui avait commandé. Il travaillait donc à creuser la terre, lorsqu'il crut distinguer des gémissements venant de la maison. Il courut, et trouva sa pauvre mère qui pouvait à peine se maintenir sur sa chaise, tant elle était prise de grandes douleurs. Ce fut par signes qu'elle dit à Georget de la conduire vers le lit, car elle n'avait plus l'usage de la parole.

Georget lui donna le bras, et la soutint le mieux qu'il put; mais toutes ces précautions n'empêchèrent pas qu'elle ne tombât deux ou trois fois pour aller de la chaise au lit : — c'est que l'enfant n'était pas très-fort, et que la mère avait les jambes comme mortes. Enfin il la mit à grand'peine sur sa couche. Là, les douleurs de la mère parurent redoubler. Elle poussait des cris

affreux, et quand Georget, désespéré de la voir en cet état, lui demandait l'endroit où elle sentait le mal, elle portait la main tantôt ici, tantôt là, à la tête, au cou, à la poitrine, au ventre; ce qui voulait dire qu'elle souffrait partout.

Georget ne savait trop quel remède apporter à cette subite maladie; à tout hasard cependant il voulut faire une infusion. Il prit donc un pot; mais le pot échappa de ses mains, tomba et se rompit; il en prit un second, y versa de l'eau; mais l'eau s'enfuit, car le pot était fêlé. Enfin il put remplir un troisième qu'il mit devant l'âtre. Puis il posa sur les chenets une poignée de branchages et les alluma; mais aussitôt la flamme, s'élevant longue et bruyante, embrasa toute la cheminée; puis un tison, roulant des chenets, incendia une chaise de paille; puis le feu de la chaise, qui partait en pointes, se communiqua aux rideaux du lit...

Georget s'élança pour emporter sa mère, qui se trouvait menacée d'être brûlée vive; mais bien qu'il employât toute sa force, il ne put la soulever; et les rideaux flambaient; et déjà le feu se mettait à la paillasse; encore un instant, et la pauvre Françoise allait périr grillée comme un hareng.

Alors il fut certain pour Georget que la fée ne se départirait point de sa volonté; et l'amour qu'il portait à sa mère lui conseilla de se sacrifier pour la sauver.

« Fée Lugine, dit-il tout bas, pensant bien qu'elle devait être présente, prends-moi; je me donne à toi ! »

Comme il achevait de prononcer ces paroles, et quoiqu'il ne vît personne, il entendit une voix lui dire à l'oreille :

« Promets de venir ce soir avant minuit au grand carrefour du bois.

— Je le promets! fit-il.

— C'est bien ! » dit la voix.

Et aussitôt les flammes s'éteignirent, la mère Françoise se leva parfaitement guérie de son mal, et Georget entendit qu'au dehors chantait le coq, bêlaient les chèvres, et caquetaient les poules.

Il sortit donc, donna du grain aux poules, et emmena les chèvres pâturer.

Un moment après le père revint au logis : sa femme s'étonnant de le voir de retour à pareille heure, il lui dit :

« Je fendais du bois : un éclat volant m'a frappé

si fort au visage que j'ai cru être tué du coup. La première douleur passée, je me suis mis en route, comme j'ai pu, de ce côté, pour me faire panser; mais à peine ai-je eu fait vingt pas que soudainement mon sang n'a plus coulé, je n'ai plus senti aucun mal; et maintenant je pense avoir rêvé. »

Françoise alors lui conta les choses arrivées au logis, et les deux époux se réjouirent, pensant qu'un génie secourable les avait couverts de sa sauvegarde; car ils étaient loin de supposer la vérité.

La journée s'étant donc passée sans nouvel accident, le mari et la femme soupèrent joyeux, et, joyeux, s'allèrent coucher.

Georget avait en lui une grande tristesse; mais il sut la déguiser. Pourtant, quand il dut gagner son lit, il embrassa ses parents plus tendrement que de coutume; ces vives caresses auraient pu le trahir, mais Antoine et Françoise n'y prirent pas garde; car la joie grande où ils étaient fit que, de leur côté, ils embrassèrent leur enfant plus tendrement qu'aucune autre fois.

IV

Ce fut bien pour la forme que le petit Georget se déshabilla et monta sur sa couche, puisqu'il fallait qu'avant minuit il se trouvât au grand carrefour.

Quand onze heures sonnèrent l'enfant se leva, se rhabilla doucement, et, doucement aussi, se dirigea vers la porte. En passant devant le lit où dormaient Antoine et Françoise, il s'agenouilla. Il eût bien voulu les embrasser encore, mais il eût risqué de les réveiller. Cependant il posa légèrement ses lèvres sur une des mains de sa mère qui retombait au bord du lit. Ce fut le seul adieu qu'il put dire à ses parents avant de les quitter pour ne plus les revoir jamais...

Il sortit. La nuit était noire; mais il connaissait les chemins.

Arrivé au grand carrefour, il cria :

« Fée Lugine ! me voilà ! »

Aussitôt la forêt s'illumina des mêmes flammes bleues, rouges et vertes qui avaient tant effrayé le père Antoine, et, le gros arbre s'étant ouvert, la fée Lugine parut.

« C'est toi, Georget? dit-elle; tu consens à devenir le mari de ma fille?

— Oui, répondit Georget; pour que mon père et ma mère soient heureux.

— Ils le seront, je te le promets; car je leur donnerai toutes les richesses désirables, même davantage, dit la fée; viens mon enfant, suis-moi. »

Et elle rentra dans l'arbre, dont les deux moitiés écartées formaient comme les pilastres d'un large portail.

Georget triste, mais plein de courage, suivit la fée, qui se mit à descendre les degrés d'un long escalier se perdant sous une voûte sombre. Après avoir marché ainsi pendant quelques minutes, ils arrivèrent dans une grande salle dont le sol, le plafond, les murs étaient noirs, et qui ne recevait d'autre lumière que celle d'une lampe noire suspendue par une chaîne de fer. Au milieu se trouvait un escabeau, noir aussi, que la fée indiqua au jeune garçon, en disant :

« Assieds-toi. »

Il s'assit. Alors Lugine leva sa baguette, et cria :

« Satan! Satan! Satan! »

Un éclair verdâtre brilla; un long roulement de tonnerre fit tout trembler; et sur un nuage de fumée

jaune apparut le diable : front cornu, yeux étincelants, bras et jambes velus, pieds fourchus; il tenait à la main un trident de fer rouge; des légions de diablotins l'entouraient.

« Me voilà ! fit-il d'une voix qui ne sortait de sa bouche que mêlée à des bouffées de flammes.

— As-tu soif ? demanda la fée.

— Toujours ! toujours ! tu le sais bien, repartit Satan, qui tira longuement sa langue fumante et desséchée ; d'ailleurs je n'ai pas bu depuis hier.

— J'étais occupée sur la terre, dit Lugine.

— Oui, fit Lucifer, tu vas parfois te promener ainsi pendant que j'endure ; mais un jour je me vengerai de ton ingratitude, de tes manques de mémoire, sache-le bien, oublieuse.

— Voyons, reprit la fée, ne te fâche pas : tu vas boire. »

Et, sur un signe d'elle, des fées servantes arrivèrent, traînant sur un chariot une grande urne pleine de larmes.

La langue du diable se tordait d'impatience, tant il lui tardait de se rafraîchir à cette liqueur.

« Regarde, dit Lugine, tu vois cette urne pleine : je te la donnerai si, en échange, tu m'accordes d'abord

pour ce jeune garçon, que je veux marier à ma fille Zilméa, l'immortalité et l'oubli des choses du monde; ensuite, pour ses parents, de grandes richesses...

— C'est bon! c'est bon! assez de paroles; tu me demandes aujourd'hui ce que tu me demandes chaque année; pourquoi ces redites? interrompit le diable languissant de soif.

— Donc, marché fait? dit Lugine.

— Oui, marché fait! » répéta Satan, qui aussitôt plongea les pointes de son trident embrasé en pleine poitrine de Georget.

L'enfant voyant venir le coup poussa un cri, mais ne ressentit cependant aucune douleur, car, au moment où le trident du diable le toucha, son âme se sépara de son corps, et, — petite flamme bleue, — se mit à voltiger légère et joyeuse par la salle.

Le diable, frappant du pied le sol, fit jaillir un foyer pétillant où il jeta le corps de Georget, qu'il tenait au bout de son trident, et dont il ne resta bientôt plus que deux ou trois poignées de cendres grises. Puis il prit l'urne pleine de larmes, la vida d'un trait, et la jeta aux diablotins, qui se chamaillèrent à qui l'aurait pour la lécher.

Pendant ce temps, les fées servantes enfermèrent

les cendres de Georget dans une bouteille de terre qu'elles bouchèrent et qu'elles présentèrent au diable pour qu'il scellât le bouchon en crachant dessus.

Satan cracha, puis il dit à la fée :

« A bientôt, Lugine! ne m'oublie pas, au moins, car voilà que déjà la soif me reprend.

— A bientôt! lui répliqua Lugine. De ton côté, n'oublie pas ce que tu m'as promis pour les parents de mon nouveau gendre.

— Sois tranquille, dit le diable; au revoir! »

Et il disparut, ainsi que les diablotins.

Puis la fée Lugine ordonna aux fées servantes d'aller placer dans le caveau de la Harpie la bouteille qui contenait les cendres de Georget.

Les fées servantes obéirent.

Alors Lugine leva de nouveau sa baguette d'or, et soudain la salle noire et sombre fut changée en un palais de marbre, de cristal, de bois odorant, construit au milieu d'un magnifique jardin tout resplendissant de fleurs. Ce lieu était éclairé d'une lumière aussi belle mais plus douce que celle du soleil; on y respirait un air embaumé de parfums délicats et légers; on y entendait des musiques ravissantes.

Là se trouvaient réunis tous les membres de la nom-

breuse famille de Lugine : ses filles et ses gendres, parés de superbes habits, chargés d'or et de pierreries. Au milieu de la salle se tenait Zilméa, la future de Georget, vêtue d'une robe de gaze plus blanche que les lis et plus ténue que les ailes des mucherons.

La fée dit à l'âme de Georget, qui voltigeait toujours :

« Ame dégagée du corps périssable, viens vivre parmi nous. Tu t'appelleras Tulmifédor, ce qui veut dire en la langue des fées : choisi par la plus belle ; et tu seras uni à ma fille appelée Zilméa, ce qui veut dire en la langue des fées : l'enfant adorée.—Viens! »

L'âme s'approcha de Lugine, qui la toucha de sa baguette. Aussitôt l'âme reprit — en apparence du moins — la forme qu'elle avait sur la terre. Ce ne fut plus Georget, mais Tulmifédor, c'est-à-dire un corps impalpable, insaisissable, vêtu, comme ses beaux-frères, de la plus somptueuse manière.

N'oublions pas que le diable, en donnant l'immortalité à Georget, avait en même temps effacé de son âme tous les souvenirs de la terre. Ainsi Tulmifédor ne se rappelait nullement avoir été Georget, habitant du monde des humains.

Quand Lugine lui dit : « Prends la main de ta fiancée, » Tulmifédor, heureux et souriant, s'empressa d'obéir ; car il n'eut alors d'autre désir que d'être uni bientôt avec la belle Zilméa.

Il fut marié selon les usages, et avec toutes les cérémonies du pays des Fées. Puis des fêtes merveilleuses commencèrent. Je ne saurais les décrire ; mais l'on tâchera de s'en faire une idée en songeant qu'elles avaient lieu chez la plus opulente des fées. Il faudra remarquer en outre que Zilméa, étant la fille préférée de Lugine, — à cause de sa grande beauté qui pouvait défier celle de toutes ses sœurs, — la fée avait commandé à l'occasion de ce mariage des fêtes plus magnifiques qu'aucune des autres fêtes données jusqu'alors en son empire. Toutes les fées servantes y furent employées, à ce point que pendant deux jours entiers nulle d'entre elles n'eut le loisir d'aller tourmenter les humains, et que, par conséquent, pendant ces deux jours, personne ne pleura sur la terre.

(Il faut qu'il y ait bien longtemps de cela, car un vieux savant, qui se vantait de connaître à fond tous les livres écrits, m'a garanti n'avoir trouvé ces jours heureux marqués en aucune histoire.)

V

Le matin, lorsqu'au chant du coq le père Antoine ouvrit les yeux, combien fut grande sa surprise de se trouver couché, non plus dans une pauvre chaumière de bûcheron, mais dans une véritable maison de maître paysan. De beaux draps de toile fine, de grands rideaux de laine rouge à bande de soie jaune étaient au lit; toute une batterie de cuisine, reluisante et bien rangée, pendait contre le mur; la maie et le buffet de bois blanc avaient fait place à une armoire et à une table de noyer ciré; les escabeaux de saule à des chaises tournées; dans l'âtre brillaient des chenets de cuivre; un riche dressoir montrait plusieurs douzaines d'assiettes peintes... que sais-je encore?

Antoine se leva ébahi, et, comme il ouvrait la porte, en se frottant les yeux pour chasser ce prétendu rêve, il vit dans la cour un grand troupeau de brebis et un berger qui lui dit :

« Bonjour, maître, dans lequel de vos herbages mènerai-je les bêtes aujourd'hui?

— Mes herbages! fit Antoine; est-ce que j'ai des herbages?

— Comment! si vous avez des herbages? répliqua le berger; vous voulez rire, maître. Ne savez-vous pas que trois cents arpents au levant du bois vous appartiennent, au nord autant; sans compter toutes les bruyères de la côte qui sont à vous, et qui ont au moins mille arpents?

— Eh bien! puisque j'ai tant d'herbages que ça, va dans celui que tu voudras, » repartit Antoine, qui cependant n'en croyait pas encore ses yeux.

Le berger s'éloigna, poussant le troupeau devant lui.

Alors Antoine entendit des bruits de pas sur un escalier, qui la veille n'était pas là, et qui descendait du premier étage. Ayant regardé, il aperçut deux valets de ferme qui, à leur tour, le saluèrent; puis l'un des deux lui dit :

« Maître, dans laquelle de vos terres irons-nous labourer aujourd'hui?

— Mes terres! fit Antoine, est-ce que j'ai des terres?

— Comment! si vous avez des terres? répliqua l'un des valets; vous voulez rire, maître. Ne savez-vous

pas que la moitié de la plaine vous appartient, et que tous les meilleurs quartiers du vallon sont à vous?

— Eh bien! puisque j'ai tant de terres que ça, allez labourer dans celle que vous voudrez, » repartit Antoine, de plus en plus émerveillé.

Alors les valets, ayant ouvert une écurie, en firent sortir quatre couples de grands bœufs, qu'ils mirent sous le joug, et qu'ils emmenèrent labourer.

Comme Antoine, ébaubi, les regardait s'éloigner, voilà qu'entra dans la cour un homme qui avait sur l'épaule une grosse sacoche d'argent, et qui dit au père de Georget :

« Bonjour, monsieur Antoine; je vous apporte le prix convenu entre nous pour les mille setiers de blé que vous m'avez vendus et livrés l'autre jour.

— Du blé! fit Antoine; je vous ai vendu et livré du blé, moi? Il ne m'en souvient pas.

— Il se peut que vous l'ayez oublié, monsieur Antoine, mais je sais bien, moi, que je vous dois de l'argent. Je suis trop honnête pour vouloir profiter de votre manque de mémoire. Cette somme est à vous; prenez-la. »

Antoine reçut donc la somme, et l'homme s'en alla.

Ce fut alors que, tenant cette sacoche, il entra dans la maison, en appelant sa femme et son fils pour l'aider à savoir si tout ce qui lui arrivait n'était point des choses rêvées. Françoise, en ce moment, regardait, elle aussi avec étonnement, une alerte servante qui s'occupait de préparer un copieux et délicat repas. Quant à Georget, non-seulement il ne répondit pas, mais encore, lorsque le père et la mère, surpris de son silence, allèrent pour le réveiller, ils ne trouvèrent ni leur fils, ni la chambrette, ni le lit où il couchait.

Alors tout s'expliqua pour eux : ils comprirent que Georget s'était dévoué; et ils furent désolés, d'autant plus même que la belle action de l'enfant les portait à le chérir davantage.

Sans tenir compte de sa nouvelle fortune, Antoine, les yeux baignés, le cœur déchiré, s'en alla au bois comme à l'ordinaire, sinon pour travailler, au moins pour pleurer tout à son aise. Il gagna le grand carrefour, s'assit au pied du gros arbre dont la fée Lugine était sortie le soir qu'il l'avait vue, et commença de jeter ses plaintes.

« Mon pauvre Georget! disait-il; qu'es-tu devenu? Ne te verrons-nous plus jamais? »

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'une petite

Léop. Flameng del. sc.

BIBLIOTHÈQUE IMPRIMÉS

voix, fine et claire comme un chant de roitelet, lui repartit :

« Peut-être, brave homme, peut-être!... »

Alors le père Antoine releva la tête, et, dans la fleur d'un rosier sauvage, aperçut une mignonne créature toute jolie, toute gracieuse, de la taille au plus d'une guêpe, qui lui dit encore :

« Je suis la fée Églantine. Un été, la fauvette avait fait son nid sur le rosier que j'habite ; elle me charmait de ses belles chansons. Tu trouvas le nid ; mais tu le recouvris soigneusement en disant : « Ce n'est pas « moi, gentils oiseaux, qui détruirai votre petit berceau « d'amour. » Et sur mon rosier resta le nid de la fauvette, qui continua à me charmer de ses belles chansons. Donc, tu es un homme bon, Antoine; c'est pourquoi je veux te servir de tout mon pouvoir. J'étais là cette nuit quand ton fils est venu se présenter à Lugine, qui l'a emmené avec elle. Le délivrer n'est pas chose facile; cependant, si tu as du courage, si tu veux te dévouer avec cent chances de périr contre une de réussir, je convoquerai le conseil de mes sœurs les fées fleurs et les fées plantes, pour savoir le moyen que tu devras employer. Par nous-mêmes fées, nous ne pouvons rien, car la faculté n'est pas

donnée à une fée de détruire l'ouvrage d'une autre fée.

— O bonne fée Églantine! s'écria le bûcheron, indiquez-moi les choses à faire pour délivrer mon enfant, et je les ferai sans crainte du danger.

— C'est bien! dit la fée, retire-toi, car je vais réunir le conseil de mes sœurs, et un homme ne peut être présent à cette assemblée. Reviens ici demain à la même heure; je te ferai connaître le résultat de notre délibération. »

Antoine s'en alla conter à sa femme l'heureuse rencontre qu'il venait d'avoir. Toutefois il ne lui dit pas que l'entreprise fût reconnue aussi dangereuse, prévoyant que Françoise s'opposerait à ce qu'il la tentât. Après avoir perdu son enfant, il était certain qu'elle serait peu disposée à courir le risque de perdre encore son mari.

VI

La fée Églantine, se penchant dans sa fleur, emplit ses petites mains de la poussière d'or des étamines, et chaque grain de cette poussière, qu'elle jeta par

poignées sur les ailes des vents, fut un message adressé à l'une de ses sœurs, les fées fleurs et les fées plantes.

Bientôt arrivèrent : la fée Fougère, appuyée sur sa crosse verte; la fée Violette, modeste et timide; la fée Liseron, souple et élancée; la fée Aubépine, fraîche et riante comme le printemps qu'elle embaume; la fée Froment, avec ses blonds cheveux épars, suivie de la fée Bluet, coquette et réveillée, et de la fée Pavot, encore endormie; puis la fée Verveine, triste et mystérieuse; la fée Myosotis, rêveuse et regardant le ciel, — qui croit se voir dans ses yeux bleus; la fée Pâquerette, avec sa guimpe plissée; la fée Scabieuse, toujours en deuil; la fée Nénufar, dans sa magnifique robe blanche; la fée Aveline, dans son corsage brun; la fée Prêle, dans son vêtement rugueux, et la fée Anémone, et la fée Renoncule, et la fée Lin, et la fée Bruyère..., et mille autres, qui s'assirent en cercle dans le grand carrefour du bois, pour tenir conseil sur la demande de la fée Églantine, — qui était généralement aimée de toutes ses sœurs....

VII

Le lendemain, lorsque Antoine revint au carrefour, la fée Églantine se montra et lui dit :

« Telles sont les choses à faire : D'abord, tu dois pénétrer dans l'empire de Lugine. Voici à cet effet une feuille, présent de la fée Nénufar. Tu toucheras avec cette feuille l'eau de la rivière, et devant toi s'ouvrira le passage qui mène chez la fée Lugine. Voici une autre feuille, présent de la fée Pensée : tu la tiendras entre tes lèvres, et elle te dirigera vers le caveau où sont déposées les cendres de ton fils. L'entrée de ce caveau est gardée par une harpie terrible qu'aucune force humaine ne saurait dompter ; mais voici une autre feuille, présent de la fée Pavot, qui pourra te servir à endormir le monstre. Quand la harpie te verra près d'elle, sans nul doute elle s'élancera sur toi, la gueule béante, pour te dévorer ; si tu peux alors jeter adroitement la feuille sur sa langue, elle tombera aussitôt dans un sommeil profond, et l'entrée du caveau te sera rendue libre ; mais si tu jettes l'herbe à côté, attends-toi à être englouti par l'horrible bête aussi facilement

que le serait un grain de mil par un passereau.

« Arrivé dans le caveau, — si tu peux y arriver, — il te restera de savoir reconnaître celle des bouteilles qui contient les cendres de Georget; car nous n'avons, nous les fées, aucun moyen à t'indiquer. C'est le secret de Lugine, qui le possède seule. Toutefois, si tu devines laquelle est cette bouteille, et que tu puisses l'apporter jusqu'à la lumière du soleil, ton fils te sera rendu, sans que Lugine ait la faculté de te le ravir jamais; car tu auras été plus fort qu'elle. Tu casseras la bouteille, et les cendres qui en tomberont reprendront leur forme première.

« Mais si Lugine s'aperçoit de ton séjour dans son empire, assez tôt pour pouvoir te joindre, je t'en avertis, elle se vengera cruellement. Il ne lui est pas donné droit de mort sur toi; mais elle te retiendra pour t'infliger éternellement toutes sortes de souffrances.

« Te voilà bien prévenu. Veux-tu encore tenter l'entreprise malgré tous ces périls?

— Oui, » répondit Antoine, en prenant les trois herbes que tenait la fée Églantine.

Il se dirigea même aussitôt du côté de la rivière; mais après quelques pas il s'arrêta pour dire à la fée :

« Je n'ai point fait savoir à ma femme que ce voyage est aussi dangereux, et... »

La fée l'interrompit :

« C'est bien, lui dit-elle ; si tu n'es pas de retour avant la nuit, ce sera preuve que tu as échoué. Alors, mes sœurs et moi, nous nous réunirons pour consoler ta femme. Va ; fais ton devoir de père.

— Merci, dit Antoine, merci, bonne fée ! »

Et il gagna le bord de la rivière.

VIII

Dès qu'il eut touché l'eau avec la feuille présent de la fée Nénufar, une grotte s'ouvrit dans laquelle il entra, tenant entre ses lèvres la feuille présent de la fée Pensée. Quand il eut marché une demi-heure environ, guidé par cette feuille, il aperçut à quelque distance le caveau gardé par la harpie. Il put même voir les bouteilles rangées en grand nombre dans l'intérieur de ce souterrain, mais pour s'en emparer il fallait passer sur le corps du monstre qui se tenait accroupi à l'entrée.

Dès qu'elle eut flairé l'approche d'un homme, la

harpie se mit aux aguets comme le chat qui attend passer la souris; de son regard flamboyant elle fouillait dans l'ombre, faisait entendre un ron-ron formidable, remuait son large dos, et ouvrait ses narines moustachues. Antoine, qui avançait toujours, ne considérait pas sans émotion le hideux animal; mais il pensait à la délivrance de son fils, et cette pensée lui donnait courage et prudence.

Tenant à la main la feuille présent de la fée Pavot, il s'arrêta à huit ou dix pas de la harpie : celle-ci alors, poussant un cri féroce, bondit sur lui, la gueule démesurément ouverte; mais aussitôt elle roula aux pieds d'Antoine; car il avait adroitement jeté la feuille, dont l'effet s'était immédiatement produit.

Le brave père se hâta de pénétrer dans le caveau; mais quel ne fut point son embarras lorsqu'il reconnut que toutes les bouteilles déposées en ce lieu étaient parfaitement conformes! A la lueur d'une lampe qui éclairait le souterrain, il vit bien sur chaque bouteille des caractères tracés, mais il n'en put déchiffrer aucun, car c'étaient des signes mystérieux. — Quelle bouteille prendre? Certes, la chose demandait réflexion; mais il ne fallait pas s'attarder à réfléchir, la harpie pouvait se réveiller, quelque fée servante ou Lugine

elle-même passer par là. Il s'arrêta donc à la première idée qui lui parut acceptable. « Sans nul doute, se dit-il, la bouteille qui contient les cendres de Georget doit être parmi celles du premier rang, absolument comme dans un panier, ou dans un sac de noix, les dernières noix mises se trouvent au-dessus des autres. » Or ce premier rang se composait de dix bouteilles : autre embarras, qui bientôt cependant n'exista plus ; car Antoine résolut de les emporter toutes les dix. Pour cela faire il déchira son mouchoir par le milieu, et noua chaque bout de chaque morceau au goulot d'une bouteille. Ainsi se trouvèrent liées quatre bouteilles qu'il se jeta, deux par deux, sur chaque épaule, comme un pauvre jette sa besace. Puis il s'en mit deux autres sous chaque bras, en prit une dans chaque main, et, chargé de la sorte, — toujours guidé par la feuille de la fée Pensée, — se hâta de regagner le monde des humains.

Il fit telle diligence qu'en moins d'un quart d'heure, cette fois, il fut revenu à la grotte par laquelle il était entré.

Sans encombre donc il remit le pied sur la terre, et posa devant lui les bouteilles, afin de respirer un peu, car ce voyage rapide l'avait essoufflé. Il pouvait

d'ailleurs sans danger prendre ce répit avant de casser les bouteilles, vu qu'il n'était plus donné à la fée Lugine de les lui enlever, dès l'instant où il avait su les apporter jusqu'à la lumière du soleil.

IX

Quand il eut repris haleine, Antoine saisit une des bouteilles par le goulot, et la cogna contre une grosse pierre qui se trouvait là. La bouteille s'étant brisée en mille pièces, il en tomba un petit monceau de cendres, et aussitôt le bûcheron vit se dresser devant lui un jeune garçon grand d'au moins deux aunes, qui avait les pieds chaussés de sandales, le corps enveloppé de peau d'agneau, la tête et les bras nus, la peau brune, les cheveux longs et frisés.

« Par Jéhovah, le Dieu des armées! — s'écria ce personnage en regardant autour de lui d'un air étonné, où sont les tentes de mon père Melchisédech? Dans quel pays suis-je transporté? Ce n'est point ici la campagne du royaume de Salem! Quel chemin prendrai-je pour y retourner?

— Oh! le chemin que vous voudrez! repartit An-

toine, qui avait une besogne plus pressante que d'indiquer la route à ce singulier individu.

— Sais-tu bien, reprit l'homme sorti des cendres, que tu n'es pas honnête, et que je pourrais te faire payer cher ta grossièreté; car je me nomme Hamroc, je suis fils du roi de Salem, allié du puissant patriarche Abraham.

— Abraham! quel Abraham? dit Antoine, qui en ce moment s'apprêtait à casser la deuxième bouteille.

— Quoi! ne connais-tu pas Abraham, le mari de la belle Sarah, et l'oncle de Loth? s'écria Hamroc.

— Quoi! fit à son tour Antoine, qui se rappela bien avoir entendu nommer Loth et Abraham au catéchisme; quoi! vous avez vécu au temps du père Abraham? mais il y a au moins cinq mille ans de ça !... »

Et ce ne fut pas sans avoir grande envie de rire qu'il cogna l'autre bouteille.

De celle-là sortit un beau jeune homme vêtu d'une tunique de laine blanche : son front était chargé d'un casque d'airain; il portait une large épée au côté, et tenait à la main un bouclier de cuir.

« Quel est cet autre? fit involontairement Antoine, en saisissant une nouvelle bouteille.

— Je suis Almicropidas, Maoédonien de naissance. Comment me trouvé-je seul en ce pays? Où est l'armée d'Alexandre, dont je suis un des soldats, et dans laquelle j'espère m'illustrer et m'enrichir?

— Alexandre! dit Antoine, je connais bien dans le village voisin un homme de ce nom; mais il n'a point d'armée. »

Et il brisa la troisième bouteille.

Celle-là encore ne contenait pas les cendres de Georget, car il en sortit un petit mirliflore tout pimpant, tout poudré, tout musqué, tout frisoté, tout chargé de soies et de dentelles, la tête couverte d'un tricorne, les pieds chaussés de souliers à boucles... Ce nouveau venu demanda le chemin qu'il devait suivre pour gagner le château de monsieur son père, le comte de Saint-Orgueil, en la province des Basses-Finances.

Antoine, sans faire plus de cas de lui que des précédents, continua de casser les bouteilles. La quatrième produisit un descendant d'Hérode, le tyran qui fit mourir les Innocents; — la cinquième un Chinois du temps de l'empereur Ka-lé-io, qui régnait, à ce que disent les historiens du Céleste Empire, quatorze mille ans avant le déluge de Noé; — la sixième, le fils

d'un entrepreneur de maçonnerie égyptien qui, n'ayant pas fait ses affaires à construire les pyramides, vendit ses enfants pour vivre de ses rentes; — la septième, un jeune Carthaginois que sa famille céda bon marché à la fée Lugine, pour n'avoir pas le chagrin de le voir aller en guerre; — la huitième, le fils dernier né d'un roi nègre de la côte d'Afrique qui aurait bien voulu troquer tous ses enfants au même prix; — la neuvième, le fils unique d'un ivrogne de Londres, qui dans son marché avec Lugine exigea qu'elle lui fournît tout le vin de Frontignan que pourrait contenir sa maison, et qui, s'étant grisé, tomba tête première dans un baquet d'eau malpropre, où il fut étouffé...

Ainsi le pauvre père Antoine cassait, cassait toujours, et toujours ne voyait point apparaître son Georget. Aussi, à mesure que diminuait le nombre des bouteilles à briser, le visage du bûcheron s'assombrissait-il davantage. Pour surcroît d'ennui chacun des jeunes gens qu'il venait de délivrer s'acharnait après lui pour l'accabler de questions; car tous voulaient regagner le logis de leur père. A tous, cela se comprend, Antoine répondait brusquement; si bien que plusieurs s'apprêtaient à lui faire, comme on dit, un mauvais parti. Hamroc le secouait par le bras;

Almicropidas levait son épée; le Carthaginois tenait notre homme au collet, et les autres semblaient disposés à s'en mêler aussi. La dernière bouteille pouvait cependant contenir Georget; mais le bûcheron n'avait pas la liberté de mouvement nécessaire pour la casser. Dieu sait donc si, houspillé par tous ces gaillards, il se trouvait à la fête.

« De grâce, mes enfants, disait-il, patientez un peu, laissez-moi seulement déboucher cette bouteille, et je vous indiquerai la route à tous.

— Par Hercule, s'écria le Macédonien, je la mettrai en mille pièces, ta bouteille!... »

Et, d'un grand coup de son épée, il fit ce qu'il venait de dire.

Certes, Antoine ne demandait pas autre chose; mais, hélas! il ne vit sortir des cendres répandues qu'un espèce de petit nain, qui déclara être né en Laponie l'an 344 du Seigneur, et qui, voyant les autres ameutés aux trousses du pauvre homme, ne se fit pas prier pour se joindre à eux. Antoine était consterné, car il avait fait un voyage périlleux sans résultat. Sans doute, il se fût pris à pleurer toutes les larmes de ses yeux, si ses tourmenteurs lui en eussent laissé le loisir; mais ils le secouaient de

plus belle, et ne parlaient de rien moins que de l'étrangler.

« Je soutiens, disait le Carthaginois, que ce malheureux a mérité le dernier supplice : je propose qu'on le fasse mourir dans un tonneau garni de pointes de fer.

— C'est bien aussi mon opinion, disait Hamroc ; mais nous n'avons aucun tonneau à notre disposition.

— Non, dit le Chinois, mais nous avons des arbres pour le pendre.

— Moi, dit le fils du roi nègre, je propose qu'on le jette dans la rivière.

— Avec une pierre au cou, dit l'Égyptien.

— Bien entendu! dirent les autres.

— Mais, messieurs, qu'ai-je fait? s'avisa de demander le bûcheron.

— Ce que tu as fait, misérable, maraud? répliqua le petit vicomte de Saint-Orgueil en secouant son jabot de dentelle, tu nous a tous fourvoyés en ce bois, et tu as été malhonnête quand nous t'avons ordonné de nous indiquer la route.

— Ce crime mérite la mort! » dit le petit Lapon qui bouillait de colère.

Antoine voulut encore essayer de se justifier; mais Hamroc cria tout à coup :

« Silence! assez de propos! tu vas mourir... »

Et il saisit Antoine par la gorge d'une si brutale façon, que celui-ci se crut au moment d'être étouffé.

« Mon Dieu! je vous recommande ma pauvre femme! » dit en soi le père de Georget,—qui était bien empêché de prononcer aucune parole.

Sans plus discourir, Hamroc passa au cou d'Antoine un lien que l'Égyptien venait de tresser avec les joncs de la rivière, et au bout duquel on attacha la pierre où Antoine avait cogné les bouteilles; puis le Carthaginois et le Macédonien prirent le bûcheron par les deux bras; le fils du roi nègre et le fils de l'ivrogne de Londres le prirent par les deux jambes, et ils le lancèrent au plus profond de la rivière qui ne tarda pas de l'engloutir; car le poids de la pierre était énorme.

Cette exécution faite, les dix jeunes hommes se dispersèrent à l'aventure, cherchant tous à regagner le toit paternel, — ce qui leur fut impossible, comme on le conçoit bien. Des gens à qui ils s'adressèrent pour se renseigner voulurent leur démontrer qu'ils étaient non-seulement dépaysés, mais encore égarés dans une épo-

que toute différente de celle où ils avaient reçu le jour. Aucun d'eux ne se rendit à l'évidence d'une telle vérité.

Sans aucun doute, c'est de ces hommes-là, ou de leurs descendants les plus directs, qu'est formée une certaine classe d'individus, assez nombreux dans le monde, qu'on entend raisonner et qu'on voit se conduire de manière à faire croire qu'ils sont nés bien des siècles avant nous.

Si je me trompe, quelle peut donc être l'origine de ces pauvres d'esprit?...

X

Comme nous l'avons vu, le poids de la pierre qu'Hamroc avait attachée au cou d'Antoine ne manqua pas d'entraîner incontinent au fond de la rivière le malheureux, qui buvait à belles gorgées. Mais par bonheur il avait encore dans sa poche l'herbe de la fée Nénufar. Aussitôt donc que l'eau, perçant ses habits, vint à toucher cette herbe, il arriva que les flots de la rivière se reculèrent, et qu'Antoine se trouva de

nouveau dans la grotte qui servait d'entrée à l'empire de Lugine.

L'eau ne le suffoquant plus, le bûcheron put tirer son couteau et couper la corde de joncs qui le liait à la pierre. Dès qu'il fut libre, il se dit : « Pourquoi ne ferais-je pas une nouvelle tentative? J'ai encore l'herbe de la fée Pensée pour me guider; il est vrai que je n'ai plus celle de la fée Pavot; mais il est probable que le sommeil de la harpie n'est pas achevé. »

Et, sans délibérer davantage, car les instants étaient précieux, il reprit la route du caveau, qu'il accomplit de nouveau en très-peu de temps.

Comme Antoine l'avait prévu, le monstre dormait encore profondément. Il lui passa donc sur le corps, et pénétra pour la deuxième fois dans le caveau. Cette fois ce fut le rang de bouteilles le plus reculé qu'il résolut de dérober. Il se chargea de la même façon qu'au premier voyage, déchirant sa cravate au lieu du mouchoir qui était resté sur la terre. En prenant l'une des bouteilles, qu'il se disposait à emporter, il remarqua d'abord que le cachet, c'est-à-dire le crachat du diable, était encore humide, et de plus il la trouva quelque peu tiède, ce qui révélait clairement qu'elle contenait des cendres à peine éteintes. Il pouvait donc être

à peu près sûr d'avoir eu cette fois la main heureuse. Aussi, avec quelle rapidité s'élança-t-il hors du caveau, et se mit-il à courir sur ce chemin que l'herbe de la fée Pensée n'avait plus besoin de lui enseigner, car il le savait par cœur. Ce n'était pas un homme qui marchait, mais un oiseau qui volait, tant son cœur avait de joie et d'espérance.

Au bout de dix minutes à peine il aperçut la lueur du jour des humains, frappant à l'entrée de la grotte.

« Ah! ah! méchante fée! s'écria-t-il dans le transport de son bonheur, je vais donc enfin triompher de toi! »

En ce moment il levait le pied droit pour le poser sur la terre, tandis que son pied gauche était encore sur le royaume de Lugine... mais, tout à coup, il se sentit brusquement arrêté par les épaules et entraîné en arrière.

« Misérable! cria une voix qu'Antoine n'eut pas de peine à reconnaître, — car c'était la même qui lui avait parlé au carrefour du bois; — ah! c'est ainsi que tu t'introduis dans ce pays pour y dérober les cendres des immortels! Des fées ennemies t'ont fourni les moyens d'entrer chez moi et d'endormir la harpie, je me vengerai sur elles à la première occasion : en attendant,

je vais me venger terriblement sur toi. Je te retiendrai dans mon empire toujours; je t'enfermerai dans un cachot profond où tu endureras toutes les souffrances du corps et du cœur; je te ferai enchaîner, frapper de verges; tu languiras de faim, de soif, et, de plus, tu verras chaque jour ton fils te méconnaître, te mépriser.

— Lui, mon fils, me mépriser! Ce n'est pas possible, répliqua Antoine, à qui la menace de la fée parut folle.

— Ah! tu crois cela? dit Lugine; tu ne sais pas, toi, que si ton fils t'a quitté pour venir avec nous, c'est qu'il ne t'aimait point; qu'il avait honte d'appartenir à un semblable père. D'ailleurs, tu l'entendras témoigner lui-même de l'aversion que tu lui inspires, et alors tu regretteras de t'être exposé pour tirer de mes mains cet enfant qui a pour toi le plus entier mépris. Ce sera ton châtiment. »

Lugine parlait ainsi par fausseté insigne; elle avançait un mensonge infâme. Mais comme Antoine ne savait pas que l'âme de son fils eût perdu le souvenir des choses du monde, il devait être aisément trompé par les apparences; et c'était sur quoi la fée comptait pour sa vengeance.

Bientôt une légion de fées servantes accoururent, qui enlevèrent au bûcheron les bouteilles, puis le chargèrent de chaînes et l'entraînèrent brutalement, en le frappant à coups redoublés, s'il n'allait pas aussi vite qu'elles le désiraient. Lugine leur donna ordre de le conduire dans la salle du bal, « car, dit-elle, je veux qu'il subisse dès à présent sa première souffrance : qu'il voie son fils le mépriser. »

Le père Antoine, courbé sous le poids de ses fers, fut donc introduit dans le palais, où les fêtes duraient encore. Les fées servantes le poussèrent dans la salle du bal, toute resplendissante de lumière, toute parfumée de douces senteurs, où une foule magnifiquement parée dansait au son des plus mélodieux accords.

D'abord les danseurs et les danseuses ne prirent nulle garde à ce malheureux sombrement vêtu et garrotté; mais Antoine ayant aperçu Georget s'élança vers lui en tendant les bras, et en disant :

« Georget, mon enfant, parle-moi, reconnais-moi !... »

Alors tous les jeunes gens firent de gros éclats de rire, et se moquèrent à qui mieux mieux du pauvre paysan. Quant à Georget, ou plutôt quant à Tulmifédor, il jeta un regard dédaigneux sur Antoine, et se

Léop. Flameng Del sc.

BIBL. IMPÉRIALE IMPR.

reculant, pour que celui-ci ne pût le toucher :

« Que me voulez-vous? dit-il d'un ton plein d'arrogance et de mépris; qui êtes-vous? que demandez-vous? Je ne vous connais pas! Laissez-moi! Sortez d'ici! Pourquoi permet-on aux malfaiteurs de pénétrer en cette salle? »

Et il ajouta, en s'élançant de nouveau à la danse avec la belle Zilméa, son épouse :

« Fi le vilain rustre que voilà! fi! »

Lugine avait bien su ce qu'elle faisait en ordonnant de montrer Georget à son père. Le brave homme, qui venait d'essuyer les mauvais traitements sans pousser la moindre plainte, ne fut plus maître de lui quand il se vit l'objet d'un tel mépris.

« Mon Dieu! s'écria-t-il en sanglotant, faites-moi mourir après cette épreuve! »

Et de grosses larmes commencèrent à rouler sur ses joues.

« Mourir? fit Lugine, qui ricanait de joie; mourir? non, bonhomme! On ne meurt pas ici. Je n'ai pas droit de mort sur toi; mais, quand bien même je l'aurais, je me garderais soigneusement d'en user. Ce me serait une vengeance trop courte, trop rapide. Non, je préfère te voir souffrant chaque jour le dédain de ton

fils bien-aimé. Ah ! tu as voulu me braver, me vaincre ! Ris donc encore de ma puissance, Antoine le bûcheron !

— Fée Lugine, pitié ! dit Antoine qui se jeta aux pieds de sa terrible ennemie ; fais-moi enfermer, condamne-moi aux verges, ordonne qu'on me laisse languir de faim, de soif ; mais ne me force pas de subir les marques d'ingratitude qu'un enfant dénaturé m'a prodiguées tout à l'heure. »

Pendant que le bûcheron suppliant se traînait agenouillé, de véritables ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux, car jamais douleur aussi grande n'avait déchiré le cœur d'un homme.

« Ce que j'ai prononcé est prononcé ! répliqua la méchante fée, qui paraissait se délecter dans une profonde satisfaction ; et, d'ailleurs, si tu avais pu réussir dans ton projet, tu aurais été implacable comme je veux l'être ; soumets-toi donc à ton sort, et souviens-toi que... »

Elle allait continuer, toujours sur le même ton d'outrage et de cruauté, quand soudain un immense éclat de tonnerre retentit, qui lui coupa la parole ; une lueur blafarde se répandit dans la salle ; la terre trembla ; le palais oscilla sur sa base, et au milieu de l'assemblée

frappée de stupeur apparut ce même Satan que la fée avait évoqué l'avant-veille pour immortaliser Georget.

« Par mille millions d'enfer ! cria-t-il d'une voix qui détonait comme des canonnades, et en tordant sa langue embrasée ; j'ai soif ! j'ai soif ! à boire ! à boire ! Il y a deux jours que je n'ai rien bu ! entends-tu, Lugine ? Qu'est-ce donc que l'on fait ici, pour m'oublier de la sorte ? Ah ! je le vois, l'on est en fête, l'on danse, l'on rit, l'on s'amuse : et pendant ce temps-là, moi, je suis dévoré de soif ! Lugine, j'ai soif... j'ai soif, te dis-je ! Des larmes, des larmes ! Voyons, vas-tu bientôt me donner à boire ? »

Et, de son trident, de son pied, il frappa le sol qui trembla de nouveau.

Lugine demeurait interdite, car elle n'était nullement en mesure d'apaiser la colère, ou pour mieux dire la soif de Satan : — aucune larme humaine n'ayant été recueillie depuis deux jours.

« Prends patience ! se hasarda-t-elle cependant de répliquer ; demain tu auras plusieurs urnes pleines, je te le promets. Mes fées servantes vont aller faire pleurer beaucoup les humains.

— Demain ! cria plus fort encore le terrible altéré ; demain ! Tu veux te moquer de moi, je pense. Demain,

scélérate! demain, pendarde! Il faudra que j'endure la soif jusqu'à demain! Voilà la réponse que tu oses me faire? Est-ce que je te dis demain, moi, quand tu réclames des trésors? Demain, misérable! Mais d'ici à demain j'aurai anéanti ton palais, broyé tes filles et tes gendres, et toi-même tu auras senti tout le poids de ma colère! »

A ces mots le diable saisit le bras de la fée dans sa main ardente, qui s'y imprima comme un fer rouge dans du liége. Ce contact parut causer une douleur horrible à Lugine, car elle était d'essence immortelle, et à cause de cela les flammes infernales avaient une prise immédiate sur elle.

En la martyrisant ainsi, Satan répétait :

« Demain! ah! demain!... »

Mais voilà que tout à coup le roi des enfers aperçut le père Antoine, qui était toujours agenouillé et qui toujours pleurait à ruisseaux. Aussitôt, lâchant Lugine, il bondit vers le bûcheron, et, s'accroupissant devant lui, se mit à lécher les flots de larmes qui coulaient sur les joues du pauvre père; et, tout en buvant de la sorte, il lui frappait doucement, amicalement sur les épaules, et lui disait :

« O brave homme! brave homme! pleure, pleure

encore! pleure toujours! brave homme! brave homme!

— Hélas! repartit Antoine, — qui, vu son essence mortelle, supportait sans être brûlé le contact de Lucifer; — hélas! j'ai bien sujet de pleurer, puisque la fée Lugine m'a pris mon fils!

— Ah! ah! fit Satan, qui continuait à lui lécher le visage, c'est toi qui es le père du dernier jeune garçon venu ici?

— Oui, dit Antoine.

— Eh bien, reprit le diable, je veux châtier Lugine de l'oubli qu'elle a fait de moi, et te récompenser du service que tu viens de me rendre en pleurant pour ma soif. Je te ferai ravoir ton fils. L'aperçois-tu dans cette assemblée?

— Oui, il est là devant moi, répondit le père de Georget en montrant Tulmifédor; mais il m'a renié tout à l'heure. »

Le diable, un peu désaltéré, se retourna pour voir le jeune homme désigné, auquel il fit signe d'approcher. Celui-ci vint tout tremblant.

« C'est là ton fils? demanda-t-il au bûcheron.

— Oui, dit de nouveau le pauvre homme; mais je

vois bien encore dans ses yeux qu'il n'est pas disposé à me reconnaître. »

Alors le diable dit à Tulmifédor :

« Est-ce là ton père?

— Je ne connais pas cet homme, répondit Tulmifédor.

— Hélas! » soupira le père, qui se reprit à pleurer de plus belle, — chose dont se réjouit le diable, qui d'ailleurs n'en avait usé de la sorte que pour avoir de nouvelles larmes à boire. Satan savait bien la raison pour laquelle le fils reniait son père; la preuve, c'est qu'il lui suffit de poser le bout de son trident sur la tête du jeune homme, en disant : « Reprends ton corps mortel, et souviens-toi! » pour qu'aussitôt Georget, rendu à sa nature première, se jetât dans les bras d'Antoine.

Bien entendu, le père et le fils n'avaient pas les yeux secs pendant ce touchant embrassement : — nouveau sujet de satisfaction pour Lucifer, qui alors fit marcher Antoine et Georget devant lui pour les conduire hors du royaume de Lugine, et qui, tout en les guidant, allongeait sa langue afin de laper les pleurs qu'ils répandaient.

Arrivé au seuil de la terre, le diable, qui n'avait presque plus soif, leur dit :

« Allez, et ne craignez rien de Lugine. Il suffit que je vous aie touchés pour qu'elle soit sans force contre vous : c'est la vengeance que je veux tirer d'elle. De plus, comme vous avez pleuré au bénéfice de ma soif, je vous laisserai, par reconnaissance, les biens qui vous sont venus de moi au nom de Lugine. »

Puis le diable les mit dehors, et rentra dans la région des immortels.

Le père et le fils, si heureusement délivrés, se hâtèrent alors de rejoindre Françoise qui avait déjà pris le deuil de son mari, et qui fut bien étonnée de voir qu'elle conservait à la fois et son enfant et les richesses qui devaient être le prix de sa perte.

Le lendemain Antoine alla remercier la fée Églantine, et aussi lui communiquer les scrupules dont il était pris relativement à la possession d'une fortune donnée par le diable.

« Tranquillise-toi, lui dit la mignonne fée en s'accoudant gracieusement sur le bord de sa fleur; si Lucifer te laisse ces richesses, c'est en retour du bien

que tu lui as fait. Il n'y a jamais honte à recevoir le prix d'une bonne action, même quand ce prix vient des méchants : et c'est une bonne action que de soulager tous ceux qui souffrent, même les méchants. D'ailleurs, qui donc serait digne d'être récompensé, si ce n'est le fils qui se dévoua pour sauver sa famille, et le père qui tenta la délivrance de son fils au mépris des plus grands dangers? »

Cela dit, la bonne Églantine disparut.

Et Antoine, et Françoise, et Georget furent longtemps heureux; car ils firent de leurs richesses le plus charitable usage.

V

JACQUES

Jacques était un brave ouvrier des champs, travaillant chaque jour de tous bras et de tout cœur pour que le pain ne manquât pas dans la huche de famille : car il avait à nourrir et Jeanne, sa femme, qui ne pouvait travailler, vu qu'elle était maladive, et Claude et Jean, ses deux enfants, dont l'aîné n'avait guère que sept ans. Ajoutez Bastou, le vieux chien de la maison,

qui n'avait point la dent trop paresseuse, et vous comprendrez si Jacques devait se reposer, lui qui ne touchait d'autres revenus que ceux de ses peines.

Des cœurs mauvais diront : Pourquoi aussi nourrir un chien quand on est si pauvre et qu'on a besoin de suffire à tant de bouches déjà? — Eh! fallait-il donc le tuer, ce Bastou qui avait autrefois gardé les moutons de Jeanne, alors qu'elle était bergère et jeune fille; ce Bastou qui avait tant aimé les enfants dès leur naissance, léchant leurs petites mains, veillant auprès de leur berceau, jappant de joie à leurs premiers pas; ce Bastou qui même une fois avait retiré le petit Claude d'une mare où il se noyait?

Ils diront peut-être : On pouvait le vendre. — Le vendre, ce vieil ami, l'échanger contre de l'argent, ne plus le voir après qu'on l'aurait vu emmener la corde au cou par quelque étranger, qui l'aurait battu sans doute? Non, ce n'était pas possible. Si l'on avait acheté du pain avec l'argent reçu, qui donc aurait eu le courage de manger ce pain? — Aucun de la maison sûrement.

Que ne le donnait-on? — Le donner? Pas davantage. Bastou était de la famille, et il ne venait pas plus à l'idée de le tuer, le vendre ou le donner, que

de tuer, vendre ou donner un des enfants. Cette idée venait si peu, que chaque soir Claude et Jean, après avoir prié pour leurs parents et avant de monter au lit, s'en allaient tous deux s'agenouiller pour embrasser Bastou qui dormait en quelque coin du logis, et qui alors s'éveillait pour leur faire fête; puis, comme ils étaient agenouillés près de leur ami, les enfants se signaient dévotement et disaient : « Mon Dieu, gardez-nous bien notre Bastou. »

D'ailleurs, si l'on vivait bien pauvrement en la maison de Jacques, déjà l'on voyait venir le temps où Claude et Jean s'en iraient travailler avec leur père, et où, partant, l'on aurait moins de gêne.

Mais voilà qu'un matin, au lieu de se lever, ainsi que de coutume, au premier chant des oiseaux, Jacques resta endormi à côté de Jeanne, et que Jeanne, le poussant de la main, lui dit :

« Entends-tu les oiseaux chanter? »

Mais ce fut comme si Jeanne ne lui eût point parlé et ne l'eût point touché : car Jacques ne bougea pas plus qu'il ne répondit. Alors Jeanne jeta de grands cris qui firent que les voisins vinrent. Et les voisins, ayant examiné Jacques, dirent :

« Il est mort! »

L'on emmena Jeanne et ses enfants dans quelque maison du voisinage; des femmes ensevelirent Jacques; puis, après qu'on eut veillé à côté de lui les heures voulues, on l'enferma dans un cercueil; et l'on fit l'enterrement.

Combien fut grande la douleur de Jeanne lorsqu'elle rentra le soir dans cette demeure où Jacques n'était plus! Des gens voulurent lui faire compagnie, pensant qu'elle aurait peur; mais elle leur dit :

« Laissez-moi, je n'ai point peur. L'âme de mon Jacques était une bonne âme; si elle revenait, ce ne serait pas pour me tourmenter. »

Les gens la laissèrent donc avec ses enfants, qu'elle se prit à embrasser et à mouiller de ses larmes, en disant :

« Pauvres chers petits, qu'allez-vous devenir avec moi qui ne saurais gagner votre vie?

— Mère, dit Claude, écoute : voilà que j'ai sept ans et que je suis déjà grandet; je prendrai avec moi Bastou, et j'irai me proposer en quelque ferme du pays pour garder les moutons. Comme on sait que Bastou est un bon chien-berger, on me recevra, et du pain qu'on me donnera j'apporterai la grosse part pour toi

et mon frère, sans compter l'argent que je gagnerai et que je t'apporterai aussi.

— Hélas! dit la mère, tu ne sais pas, enfant, que tu aurais du pain à peine pour toi. D'ailleurs, où est Bastou? Depuis qu'on a emporté ton père, il n'a pas reparu, lui qui ne quittait jamais la maison.

— C'est vrai, firent les enfants, il n'est point là; où sera-t-il allé?

— Qui sait? dit la mère, on nous l'aura volé, ou bien il nous aura quittés de lui-même.

— Oh mère! dit Claude, ne le juge pas ainsi : Bastou nous aime trop pour nous quitter.

— Eh! s'il nous aimait, répliqua la mère, que le chagrin rendait injuste, ne serait-il pas là nous caressant, nous consolant? »

Tout à coup, et comme la mère parlait de la sorte, l'on entendit Bastou qui hurlait au dehors et qui grattait à la porte fermée.

Les deux enfants allèrent ouvrir en courant. Mais, bien que la porte fût largement ouverte, Bastou n'entra pas. Allant de l'un à l'autre des deux frères qui se tenaient chacun d'un côté du seuil, il geignait, il aboyait et s'éloignait d'eux, et revenait en aboyant encore.

« Qu'a-t-il? que nous veut-il? disait le plus jeune des enfants. »

Mais bientôt l'aîné crut comprendre ce que signifiait le manége du chien, et il dit à son frère :

« Il aura trouvé quelque chose, viens, suivons-le. »

Et dans la nuit, que la lune éclairait un peu, ils se mirent à suivre Bastou qui marchait rapidement, et qui souvent retournait la tête en poussant de petits cris de satisfaction.

« Où nous mène-t-il? demanda le petit Jean, qui commençait à s'effrayer d'aller ainsi la nuit par les chemins déserts.

— Suivons-le toujours, répliqua Claude qui marchait bravement.

— O mon Dieu! fit soudainement le plus jeune, il prend le chemin du cimetière! voilà les croix, les tombes! ne les vois-tu point? Je n'irai pas, moi, j'ai peur!

— Peur de quoi? demanda Claude en suivant toujours Bastou, qui de temps en temps semblait lui dire avec ses cris tout étranges : C'est bien, ça, petit maître!

— J'ai peur des morts, répliqua Jean ; s'ils allaient nous prendre, nous tuer ?

— Non, fit Claude toujours encouragé par Bastou ; d'ailleurs notre père est parmi les morts qui sont là-bas : crois-tu donc qu'il ne nous défendrait pas si les morts nous voulaient faire du mal. N'aie pas peur des morts. Viens. »

Mais le petit Jean, quoi qu'en pût dire son frère, ne vit rien de mieux que de s'enfuir à toutes jambes, en répétant : « J'ai peur ! j'ai peur ! » et sans oser regarder derrière lui.

Claude entra donc seul dans le cimetière. Alors Bastou, qui s'était tenu jusque-là auprès de l'enfant, se mit à courir vers un tas de terre fraîchement remuée. Claude, qui avait assisté à l'enterrement, reconnut l'endroit où l'on avait mis son père. Il y alla. La fosse était encore ouverte, car le fossoyeur n'avait rejeté de la terre que ce qu'il en fallait pour cacher un peu la bière, remettant au lendemain d'achever sa triste besogne. Claude, s'étant penché, vit Bastou qui était entré dans la fosse, et il entendit bruire les ongles du chien sur les planches du cercueil. En même temps aussi il

distingua un gémissement sourd et une voix étouffée qui venaient du fond de la fosse. Alors il appela Bastou afin de pouvoir mieux écouter; et, Bastou étant venu à lui, l'enfant reconnut cette voix qui parlait dans le cercueil, car cette voix disait :

« C'est toi, mon Bastou! c'est toi, mon brave chien! Va, Bastou, va chercher mon Claude, pour qu'il vienne me délivrer. On m'a enterré vivant... »

Aussitôt Claude cria de toute sa voix :

« Me voilà, père! me voilà! »

Et, ayant pris une pioche que le fossoyeur avait laissée sur le tas de terre, il se jeta dans la fosse, et, d'un coup, il fendit la planche du cercueil qu'il enleva ensuite de ses petites mains que l'amour rendait fortes.

Pendant qu'il travaillait à cette délivrance, au loin venait Jeanne, à qui le petit Jean avait dit l'endroit où il avait laissé son frère. Elle accourait, pensant qu'il fût arrivé quelque malheur à Claude, tandis qu'il n'était arrivé qu'un grand bonheur pour eux tous.

Et pendant ce temps aussi, Bastou jappait de joie à faire croire que c'était fête aux champs des morts, et sa voix, qui troublait le silence du cimetière, semblait

faire sortir du pied de chaque croix une voix douce et bonne qui disait :

« Enfants, n'ayez pas peur des morts! »

Tous les morts ne se réveillent pas aussi vite que Jacques, mais tous se réveilleront un jour pour retrouver auprès de Dieu ceux qui leur auront gardé sur terre, après leur mort, un fidèle souvenir.

VI

LES PETITS CAILLOUX PLATS

PERSONNAGES

LUCIE,
ANNA,
MATHILDE,
LÉONOR,
} Élèves du même pensionnat.

PLUSIEURS AUTRES ÉLÈVES.

LA MÈRE PERRAUD, vieille femme indigente.

L'action se passe dans la salle d'étude d'un pensionnat de jeunes filles, pendant l'heure de récréation.

BIBLIOTH. IMPR.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIE, assise près d'une table, lisant à mi-voix. — ANNA, accoudée sur son pupitre, semble méditer.

LUCIE lisant.

« Un soir, réfléchissant qu'il n'avait obligé personne dans la journée, il prononça cette parole mémorable : Mes amis, j'ai perdu un jour. »

ANNA riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

LUCIE.

De quoi ris-tu donc si fort, Anna? serait-ce de mon histoire?

ANNA.

Ton histoire, Lucie? quelle histoire? (Elle rit encore.)

LUCIE.

L'histoire que je lis, et qui me semble bien touchante... Titus...

ANNA riant toujours.

Qu'est-ce que ce monsieur Titus?

LUCIE.

C'était, ma chère, un empereur romain, qui disait...

ANNA.

Eh! je me moque bien de tout ce qu'a pu dire ton empereur romain! Garde pour toi tes histoires touchantes.

LUCIE.

De quoi ris-tu donc alors?

ANNA.

Ah! je ne ris certes ni de toi ni de Titus; mais d'une chose qui sera bien drôle... Ah! ah! ah!

LUCIE.

Quelque malice sans doute; tu ne t'occupes que de cela.

ANNA.

Puisque j'y trouve mon plaisir!

LUCIE.

Je ne comprends pas qu'on puisse trouver du plaisir à taquiner les autres, qu'on s'amuse de les voir souffrir. Vraiment, Anna, tu ferais supposer que tu as un mauvais cœur.

ANNA.

Que t'importe? voudrais-tu me faire la morale, toi?

LUCIE.

Pourquoi non? car tu sembles poussée par un lutin malfaisant. Il n'est personne ici qui n'ait été l'objet

de tes malices : les élèves, les domestiques, et surtout la mère Perraud, cette pauvre vieille femme à qui l'on permet de venir deux fois la semaine recueillir nos aumônes. Tu lui fais peur quand elle entre, tu lui attaches des chiffons ou des écriteaux sur le dos... que sais-je ?... Cela t'a valu déjà plus d'une punition. Quand te corrigeras-tu ?

ANNA.

Quand je trouverai un bonheur préférable à celui que je goûte en taquinant.

LUCIE.

Celui qu'on éprouve en faisant le bien est plus doux.

ANNA.

Tu crois cela, toi ?

LUCIE.

Oui, et si tu voulais essayer, tu verrais que...

ANNA.

Ah ! tu m'ennuies à la fin, vieille mère prêcheuse. Je te laisse bougonner à ton aise.

LUCIE.

Où vas-tu?

ANNA.

Préparer tout ce qu'il faut.

LUCIE.

Pour quoi faire?

ANNA.

Tu verras. Ah! ce sera bien drôle, bien drôle! Ah! ah! ah!

(Elle sort en riant.)

LUCIE, seule.

Si je pouvais savoir!...

(Elle reste à réfléchir.)

SCÈNE II

LUCIE, MATHILDE, LÉONOR, LES AUTRES ÉLÈVES.

LÉONOR.

Qu'as-tu donc, Lucie? tu parais toute soucieuse.

LUCIE.

Je cherche un moyen d'empêcher Anna d'accomplir la nouvelle malice qu'elle prépare; une malice bien méchante, car d'avance elle en rit comme une folle.

MATHILDE.

Si nous pouvions t'aider!... Que t'a dit Anna?

LUCIE.

Rien qui m'apprenne son secret; et c'est justement ce secret qu'il faudrait surprendre.

MATHILDE.

Si l'une de nous se mettait adroitement dans sa confidence.

LUCIE.

Toi, Mathilde, qui es assez bien avec elle.

MATHILDE.

Moi? — C'est dit. Où est Anna?

LÉONOR.

Elle vient de monter au vestiaire.

MATHILDE.

Je vais la rejoindre, et aussitôt que je serai au courant, je m'esquiverai pour vous instruire.

LUCIE.

Va vite !

(On entend Anna qui chante au dehors :)

La tour, prends garde,
La tour, prends garde...

LÉONOR.

La voilà qui revient.

LUCIE.

Nous allons te laisser seule avec elle.

MATHILDE.

Oui, sans avoir l'air de le faire exprès; et revenez dans quelques instants.

ANNA entre en chantant.

Je n'ai point garde,
Je n'ai point garde
De me laisser abattre.

(Elle va à son pupitre et s'assied.)

LUCIE.

Il fait une chaleur étouffante dans cette classe. Je vais au jardin, moi.

PLUSIEURS.

Moi aussi! moi aussi!

LÉONOR.

Nous jouerons aux quatre coins sous les arbres.

PLUSIEURS.

Oui, oui, aux quatre coins!

(Elles sortent bruyamment.)

MATHILDE.

Moi, je reste.

SCÈNE III

ANNA, MATHILDE.

ANNA, assise près de son pupitre, prend un cahier duquel elle déchire une feuille. Elle a posé devant elle une poignée de petits cailloux plats.

MATHILDE, après avoir réfléchi un instant.

N'est-ce pas, Anna, qu'il est insipide de s'amuser toujours de la même manière? Le colin-maillard, l'escarpolette, les quatre coins, et autres jeux vieux comme les devoirs et les punitions! Jamais rien de nouveau. J'en suis fatiguée vraiment. Toi, du moins, Anna, tu as un avantage.

ANNA.

Lequel ?

MATHILDE.

Quand le jeu t'ennuie, tu brodes quelque malice bien adroite, bien piquante ; tu l'exécutes ; et tu as de quoi rire à plein gosier pendant longtemps. Je voudrais avoir ton esprit.

ANNA, avec méfiance.

Tu n'as pas toujours été de cet avis, il me semble.

MATHILDE.

C'est vrai ! mais que veux-tu ? les idées changent. Aujourd'hui je pense entièrement comme toi. (Elle se rapproche d'Anna.) Voyons, Anna, cherche donc quelque chose qui puisse nous distraire, une toute petite espièglerie. Je t'embrasserai vingt fois. — Tiens ! qu'est-ce donc que ces jolis petits cailloux que tu arranges si soigneusement dans du papier ?

ANNA.

Ces cailloux sont ceux que je ramassai l'autre jour,

en promenade, au bord de ce ruisseau... tu sais? Si j'étais sûre que tu ne trahisses pas mon secret...

MATHILDE.

Ah! quelque malice, bon! j'en suis!

ANNA.

Tu en es! tu en es! Un instant. Me promets-tu de n'en parler à personne?

MATHILDE.

Je te le promets.

ANNA.

Bien sûr?

MATHILDE.

Bien sûr!

ANNA.

Je te crois donc.

MATHILDE.

Il me tarde d'apprendre...

ANNA.

Eh bien! voici ce que c'est. Je plie ces cailloux dans du papier; ainsi recouverts, ne dirait-on pas un rouleau de monnaie? Quand la mère Perraud viendra tout à l'heure, je lui glisserai cela dans la main, comme si je lui faisais un grand cadeau. Elle sera d'abord joyeuse, croyant tenir un petit trésor; mais quelle mine attrapée! quand, au lieu de monnaie, elle trouvera...

MATHILDE.

Des cailloux! Oh! ce sera charmant en vérité. Où prends-tu ces magnifiques idées-là?... Ce sera très-drôle, très-drôle... (Elle rit.) Ah! ah! ah! j'en ris d'avance. (A part.) La méchante!

ANNA.

Enfin, je trouve donc quelqu'un qui comprend le plaisir de faire des niches.

MATHILDE.

Certes! —Allons, c'est dit, nous rirons bien tantôt... La mère Perraud ne peut tarder d'arriver. Tu devrais

nouer le rouleau d'un fil pour que l'erreur de la vieille durât plus longtemps.

ANNA.

Oui; l'idée est bonne. (Elle ouvre de nouveau son pupitre pour chercher un lien.) Je vais l'attacher solidement.

MATHILDE.

Pendant ce temps, je vais ajouter quelques mots à une lettre pour maman.

ANNA.

Fais.

(Mathilde, tournant le dos à Anna, écrit sur son pupitre, et met ensuite le papier dans la poche de son tablier.)

MATHILDE.

J'ai fini.

ANNA lui montrant le paquet.

Moi aussi; regarde. Ne jurerait-on pas?...

MATHILDE.

En vérité! (A part.) Comment enlever ce paquet? Ah! une idée! (Haut.) Anna, tu m'as rendu ma belle hu-

meur. Je voudrais jouer maintenant : je te propose une partie de balle. Acceptes-tu ?

ANNA.

Volontiers ; — en attendant l'arrivée de notre victime.

MATHILDE, riant.

Oui. — Où est le paquet ?

ANNA.

Dans ma poche.

MATHILDE.

Y penses-tu ? Si tu le perdais en courant ! Il vaut mieux le mettre dans ton pupitre. Tiens, là, sous tes livres.

(Elle ouvre le pupitre et montre l'endroit.)

ANNA.

Tu as raison : le voilà placé. Je reviendrai le prendre au moment de m'en servir. Allons jouer.

MATHILDE.

Oui, allons. Ah ! j'oublie encore un mot à la lettre

de maman. Quelle pauvre tête ai-je donc! Tu permets?...

ANNA.

Dépêche-toi.

MATHILDE sort furtivement le billet de sa poche et y trace rapidement quelques mots.

C'est fait! — Viens, à présent! — Ah! ces demoiselles rentrent. Tant mieux! nous pourrons causer à notre aise de notre joli projet, sans crainte qu'elles nous entendent.

ANNA.

Oui.

LUCIE, qui entre, suivie de Léonor et des autres.

Ah! je suis fatiguée; je veux m'asseoir un moment.

MATHILDE.

Vous avez joué, mesdemoiselles, c'est à notre tour. Allons, Anna!

(En passant près de Lucie, Mathilde lui donne le billet. Elle sort avec Anna.)

SCÈNE IV

LUCIE, LÉONOR, LES AUTRES ÉLÈVES.

LÉONOR.

Eh bien! elle s'en va sans nous rien dire!

LUCIE.

Sans rien dire, c'est vrai; mais non pas sans avoir écrit. Regardez.

(Elle montre le billet.)

LÉONOR.

Ah! la rusée! Voyons.

PLUSIEURS.

Oui, voyons vite !

LUCIE lisant.

« Anna enveloppe des petits cailloux plats dans du papier, et veut les donner pour de la monnaie à la mère Perraud. » Et plus bas, tout griffonné : « Cherchez dans son pupitre, sous ses livres ; enlevez le paquet. »

LÉONOR et deux autres, fouillant le pupitre.

Dépêchons-nous. Ah ! le voilà !

(Léonor montre le rouleau.)

PLUSIEURS.

Bon !

UNE ÉLÈVE.

Donnez, je vais le jeter dans le puits.

LUCIE.

Attendez. J'y songe : si, au lieu d'enlever le paquet, nous ne faisions qu'enlever ce qu'il contient ! Si, en place des cailloux, nous mettions...

UNE ÉLÈVE.

Quoi donc?

LUCIE.

Vous ne devinez pas?

LÉONOR.

De l'argent! Lucie a raison : l'idée est excellente.

PLUSIEURS.

Oui! oui!

LUCIE.

Eh bien! donnez. (Tendant sa main, où elle a mis une pièce de monnaie.) Voilà ma part.

LES ÉLÈVES prenant les unes dans leur bourse, les autres dans leur pupitre, des pièces qu'elles donnent à Lucie.

Tiens! tiens!

LUCIE.

Maintenant, déplions cela; ôtons les cailloux, et faisons la substitution.

(Elles se forment en cercle, et s'entr'aident à faire ce que Lucie vient de dire.)

LÉONOR montrant le paquet refait.

Voilà ! — A présent, il faut replacer cela où nous l'avons trouvé. (Elle ouvre le pupitre.) C'est fait.

UNE VOIX au dehors.

Où sont-elles, ces bonnes petites demoiselles ?...

LUCIE.

Attention ! c'est la mère Perraud. Faites et dites comme moi. Ne lui donnez rien, surtout. Jouons. Tu as la tape, Léonor.

(Elle se met à courir.)

LÉONOR touchant une autre élève.

C'est toi, Zoé !

(Le jeu s'engage, et devient fort animé et bruyant.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MÈRE PERRAUD.

LA MÈRE PERRAUD.

Bonjour, chères demoiselles, bonjour! Comment allez-vous ce matin, mes beaux petits anges de charité?

LUCIE, aux autres qui jouent toujours.

Cette vieille mère Perraud est vraiment bien ennuyeuse, elle vient toujours nous déranger quand nous nous amusons.

LÉONOR.

C'est vrai, la mère Perraud est bien ennuyeuse.

LES AUTRES.

Oui, elle est bien ennuyeuse, la mère Perraud.

(La mère Perraud les regarde tout étonnée.)

LUCIE.

Mère Perraud, nous n'avons pas le temps de vous donner aujourd'hui.

PLUSIEURS.

Non, nous n'avons pas le temps.

LA MÈRE PERRAUD, confuse.

Pardon, mes bonnes petites demoiselles, si je vous dérange. C'est la première fois que vous m'en faites apercevoir. Je ne vous le reproche pas... Je reviendrai demain.

LUCIE.

Oh! pas plus demain qu'aujourd'hui!

PLUSIEURS.

Non, non, pas plus demain qu'aujourd'hui.

LA MÈRE PERRAUD.

Ne vous fâchez pas, mesdemoiselles, je m'en vais.

LUCIE.

Oui, vous ferez bien de vous en aller.

PLUSIEURS.

Vous ferez bien! vous ferez bien!

LA MÈRE PERRAUD, à part.

Qu'ont-elles donc aujourd'hui? Qu'est-ce que ça veut dire? (Haut.) Vous ai-je manqué en quelque chose, mesdemoiselles?

LUCIE.

Sans doute.

PLUSIEURS.

Sans doute! sans doute!

LA MÈRE PERRAUD.

Et en quoi, mon Dieu? Dites-le moi, je vous prie, pour que je vous demande pardon.

LUCIE.

Oui, nous sommes fâchées contre vous. C'est toujours à nous que vous vous adressez; vous ne demandez jamais rien à Anna : elle est cependant plus riche que nous.

LA MÈRE PERRAUD.

Quoi! est-ce pour ça? Vous savez bien, mes bonnes petites demoiselles, que mademoiselle Anna n'a jamais à m'offrir que des malices.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANNA ET MATHILDE, qui sont entrées pendant les dernières paroles de la mère Perraud.

ANNA.

Voilà, je crois, la mère Perraud qui dit du mal de moi.

LA MÈRE PERRAUD.

Je ne dis pas de mal de vous, mademoiselle Anna, je dis la vérité. (S'adressant aux autres.) Ah! si vous saviez, mes bons anges charitables, le malheur qui m'arrive!

LUCIE.

Quel malheur?

LA MÈRE PERRAUD.

Je dois quelque petite somme pour le loyer de la petite chambre que j'habite avec ma fille, — ma pauvre Louise, qui est malade depuis bien longtemps. Ce matin on m'a fait dire que, si je n'avais pas payé d'ici à demain, l'on nous mettrait à la porte, en gardant les petits meubles que nous avons. Que ferai-je? qu'allons-nous devenir? Mon Dieu, ma Louise en mourra!

LUCIE, à part.

Pauvre mère Perraud! (Haut.) Ah! cela ne nous regarde pas : nous n'avons pas d'argent de reste.

LES AUTRES ÉLÈVES.

Non, nous n'avons pas d'argent.

MATHILDE voyant Anna aller à son pupitre et prendre le paquet, bas à Lucie.

Vous n'avez donc pas compris?

LUCIE.

Sois tranquille.

LA MÈRE PERRAUD, qui va sortir.

Pardonnez-moi, mes petites demoiselles. — Adieu.

ANNA l'arrêtant.

Tenez, mère Perraud, puisque ces demoiselles ne veulent rien vous donner, prenez cela : je vous en fais cadeau.

LA MÈRE PERRAUD palpant le paquet.

Quoi, mademoiselle Anna, tout ce qui est là-dedans? Votre bon cœur vous pousse peut-être à me donner plus que vous ne devez.

ANNA.

Non, non, allez, mère Perraud; ce qu'il y a là-dedans est bien à moi. Je l'ai conservé avec l'intention de vous en faire part. Je peux vous le donner sans être grondée : c'est une surprise que je vous ai ménagée.

LA MÈRE PERRAUD.

Oh! merci, merci bien!

(Elle se retourne pour détacher le paquet afin d'en voir le contenu. Anna la guette en souriant.)

LUCIE, à Anna.

Tu es bien généreuse aujourd'hui.

ANNA.

Si je veux l'être, moi!

(Elle rit, voyant que la mère Perraud vient d'ouvrir le paquet.)

LA MÈRE PERRAUD, qui a vu l'argent et le serre dans sa main.

Grand Dieu! tout cet argent, vous me le donnez, mademoiselle Anna?

ANNA.

Oui, oui, tout cet argent. (Elle rit.) Ah! ah! ah!

LA MÈRE PERRAUD.

Je peux le garder?

ANNA riant plus fort.

Certainement.

LA MÈRE PERRAUD.

Vrai? Alors, ma chère demoiselle, laissez-moi vous remercier à genoux; car vous nous sauvez, ma Louise et moi : on ne nous jettera pas à la porte.

ANNA étonnée, à part.

Que dit-elle?

LA MÈRE PERRAUD.

Oh! comme nous allons vous bénir! comme nous prierons Dieu d'éloigner de vous tout malheur! Grâce à vous, mademoiselle, à l'argent que vous venez de me donner, je pourrai avoir pour ma Louise les soins, les remèdes qui lui manquent; elle se rétablira. Mais soyez bien assurée que sa première sortie sera pour venir vous remercier... Je l'amènerai à vos pieds...

ANNA ébahie.

Quoi! que dites-vous, mère Perraud? je n'ai pas mérité... je ne comprends pas...

LA MÈRE PERRAUD.

Ah! vous joignez la modestie à la bonté. Vous êtes un ange, mademoiselle, un ange de charité.

ANNA de plus en plus surprise.

Mais en vérité!... Comment?... Ce que je vous ai donné a-t-il donc assez de valeur à vos yeux pour m'attirer tant de reconnaissance?

LA MÈRE PERRAUD.

A mes yeux, mademoiselle? mais aux yeux de tout le monde, je crois. Je ne rêve pas. (Elle montre l'argent qui est dans sa main.) Ces pièces ne sont-elles pas de bel argent, et de bonne marque?

ANNA.

Moi, je vous ai donné ces pièces d'argent?

LA MÈRE PERRAUD.

Oui, roulées dans ce morceau de papier. Ah! vous vous êtes trompée; vous n'avez pas voulu...

ANNA, qui a pris le papier et l'examine.

Dans ce morceau de papier? Oui, c'est bien le même, une page arrachée à mon cahier de calcul, je la reconnais. Mais ces pièces d'argent, ce n'est pas moi qui les y ai mises.

LA MÈRE PERRAUD.

Je me disais bien que c'était une erreur. Tenez, mademoiselle, voilà votre argent que je vous rends.

ANNA.

Non pas! gardez-le. Je ne sais pas qui a fait cette substitution; mais j'ai de quoi l'acquitter, et je veux que cette somme vous reste. Votre joie m'a trop vivement touchée pour que je la détruise.

(Elle se retourne et voit Mathilde qui sourit.)

Tu ris, Mathilde? tu m'as trahie, tu as parlé.

MATHILDE.

Non, Anna, je n'ai pas parlé.

ANNA.

Alors?...

MATHILDE.

Mais j'ai écrit. — Je suis bien hypocrite, n'est-ce pas ?

ANNA.

Mais l'argent, qui l'a mis ?

MATHILDE regardant les élèves.

Je l'ignore ; mais tu dois bien le supposer. Moi, j'ai vendu le secret, rien de plus.

ANNA.

C'est donc vous, mes bonnes amies, qui m'avez si noblement trompée ; vous qui avez fait faire une bonne action par la main qui devait commettre une méchanceté. Mère Perraud, ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Ce sont elles, qui sont des anges de charité, tandis que moi je ne suis qu'un mauvais cœur.

LA MÈRE PERRAUD.

Oh ! mes bonnes petites demoiselles, c'était donc pour me faire ce riche cadeau, que vous me rebutiez si fort tout à l'heure ?

ANNA.

Soyez tranquille, mère Perraud, vous ne serez plus rebutée par elles, ni par moi; je vous le promets. (A Lucie.) Tu me disais ce matin, Lucie, qu'il est une joie préférable à celle de contrarier; je viens d'en avoir la preuve. J'ai senti cette joie sans l'avoir désirée; maintenant je n'en veux plus rechercher d'autres. Mère Perraud, mon père est riche, très-riche, je lui parlerai de vous. Je suis sûre qu'il sera heureux de vous venir en aide. Et si vous priez Dieu pour moi, demandez-lui qu'il m'accorde de persévérer dans la voie que viennent de m'ouvrir mes généreuses amies; car, je le reconnais, c'est un plaisir bien doux que le plaisir d'obliger.

VII

JEAN, JEANNOT ET JEANNOTIN

I

Un homme bien pauvre avait trois enfants dont l'aîné se nommait Jean, le cadet Jeannot, et le dernier Jeannotin.

Or, un matin, cet homme parla de la sorte à ses enfants :

« Voilà que je n'ai plus de pain pour vous nourrir, et demain sans doute je n'en aurai pas davantage. Mais un de mes frères, qui est aussi riche que je suis

pauvre, et qui demeure à une journée de marche d'ici, aura peut-être pitié de vous; allez donc le trouver, dites-lui qui vous êtes; son cœur s'attendrira, et il vous recevra.

« Si je n'eusse pas attendu le moment de la dernière nécessité pour me décider à cette séparation, je vous aurais donné de quoi vous suffire en route; mais il ne me reste ni pain ni argent. Toutefois, j'espère que le bon Dieu ne vous abandonnera pas, et que vous arriverez sans avoir trop enduré. »

Puis le père les embrassa, et ils le quittèrent.

II

Après avoir marché une heure environ, ils se trouvèrent au pied d'une montagne, et virent que devant eux la route se partageait en trois. S'adressant donc à un paysan, ils lui demandèrent laquelle de ces trois routes conduisait au pays de leur oncle.

« Toutes trois, répondit le paysan, car elles se réunissent derrière la montagne. Celle de gauche est la route des prairies, toujours plane et commode; celle de droite est la route des bois, tantôt unie et tantôt

escarpée ; enfin celle du milieu est la route des rochers, toujours rapide et difficile. D'ailleurs, ajouta le paysan, pour aller d'ici au pays de votre oncle, vous rencontrerez encore deux autres montagnes après celle-ci ; et au pied de chacune vous verrez la route se partager de même qu'en cet endroit. Vous pourrez donc au pied des deux montagnes suivantes, comme au pied de celle-ci, prendre à votre gré soit la route des prairies, soit celle des rochers ou celle des bois, sans crainte de vous égarer. »

Les enfants remercièrent le paysan ; puis Jean, le frère aîné, dit à Jeannot et à Jeannotin :

« Frères, je crois que nous ferions bien de prendre chacun une des routes ; ainsi nous aurions trois chances au lieu d'une de rencontrer le secours que le bon Dieu nous réserve peut-être. »

Jeannot et Jeannotin ayant trouvé sage cette idée, le frère aîné, qui tenait compte des âges et des forces, assigna la route des prairies, toujours plane et commode, à Jeannotin son plus jeune frère ; celle des bois, tantôt unie et tantôt escarpée, à Jeannot son frère cadet, et enfin garda pour lui celle des rochers, toujours rapide et difficile.

Ils convinrent ensuite qu'à la réunion des routes

celui qui aurait été favorisé ferait part de sa bonne fortune aux deux autres ; et ils partirent.

Quand ils se retrouvèrent, l'aîné dit au plus jeune :

« Eh bien ! Jeannotin, que rapportes-tu ? Le bon Dieu t'a-t-il favorisé sur la route des prairies ? »

Jeannotin répondit d'un ton de mauvaise humeur :

« Le bon Dieu m'a fait voir des fleurs de toutes nuances parmi les herbes vertes, et entendre des bergères qui chantaient en gardant leurs moutons. Rien de plus. J'ai un peu regardé les fleurs, un peu écouté les bergères : c'est tout ce que je rapporte. »

« Et toi, Jeannot, dit alors l'aîné au cadet, le bon Dieu t'a-t-il favorisé sur la route du bois ? Rapportes-tu quelque chose ?

— Oui, répondit fièrement Jeannot. A peine avais-je fait cent pas que j'ai vu briller dans la poussière du chemin plusieurs pièces d'argent, perdues sans doute par un voyageur. Je les ai donc ramassées et mises dans la poche de ma veste.

— Est-ce tout ce que tu as vu ? demanda encore Jean.

— Plus loin, répondit encore Jeannot, j'ai vu des

fruits tombés sous un arbre, j'en aurais pu faire provision : mais ils n'étaient pas fort beaux; d'ailleurs je me suis dit : « A quoi bon m'embarrasser d'un tel fardeau ; l'argent que j'ai suffira bien au delà pour vivre tous trois jusqu'au soir, même en nous régalant de fruits meilleurs que ceux-là.

— Montre-nous donc tes pièces d'argent, » dit le frère aîné.

Aussitôt Jeannot fourra la main dans la poche de sa veste, mais il n'y trouva rien, si ce n'est, au fond, un trou par où les pièces avaient dû s'enfuir.

Alors Jeannot fut, comme on le pense bien, grandement désappointé, et regretta d'avoir méprisé les fruits.

« Quant à moi, dit l'aîné, je n'ai trouvé sur la route des rochers ni fleurs, ni fruits, ni pièces d'argent, et je n'ai point entendu de bergères chanter. J'ai seulement aperçu, bien loin devant moi, cheminer un homme conduisant une âne chargé de sacs. Sans doute les sacs contenaient du blé, et se trouvaient mal fermés, car, tout du long, la route était parsemée de grains que j'ai ramassés un à un, et dont j'ai ma poche pleine. Voyez. »

Puis, ayant recueilli sur des feuilles sèches l'étincelle de deux cailloux qu'il frappa l'un contre l'autre, Jean alluma du feu, étala sur des pierres son grain qu'il fit rôtir; et il dit à ses frères : « Mangez avec moi. »

Et ils mangèrent avec lui.

Tout en prenant sa part de ce pauvre festin, qui leur semblait pourtant délicieux à tous, car la faim est bonne cuisinière, le plus jeune frère se mit à dire :

« Certes! je ne serais pas revenu les mains vides si, passant par la route des bois, j'avais trouvé, comme Jeannot, des pièces d'argent et des fruits.

— Certes! dit à son tour le cadet, si j'avais su que ma poche de droite fût percée, j'aurais mis les pièces dans celle de gauche, qui est bien cousue. De même, si, passant par la route des rochers, j'avais trouvé du blé répandu, j'en aurais fait provision. »

Le frère aîné leur répliqua : « Eh bien! à la prochaine montagne, tu prendras, si tu veux, toi, Jeannotin, la route du bois; toi, Jeannot, celle des rochers; et moi je suivrai celle des prairies. »

Jeannot et Jeannotin furent satisfaits de cet arrangement; et tous trois se remirent à marcher...

III

Arrivés au pied de la seconde montagne, ils se séparèrent de nouveau, prenant, comme c'était convenu, Jeannotin la route des bois, Jeannot celle des rochers, et Jean celle des prairies.

Quand ils se retrouvèrent de nouveau, l'aîné, qui portait sous chaque bras une gerbe de fleurs, dit au plus jeune :

« Eh bien, Jeannotin, le bon Dieu t'a-t-il favorisé sur la route des bois?

— Non, répondit sèchement Jeannotin, je n'ai rien trouvé. »

Il mentait; car s'il eût dit vrai, voici ce qu'il eût raconté à ses frères :

« L'âne chargé de blé ayant cette fois suivi la route des bois, j'aurais pu faire provision de grains. J'en ai ramassé quelques-uns, mais cette cueillette m'a bientôt semblé fort pénible, et je l'ai abandonnée. Puis rencontrant une maison, j'ai cogné à la porte, et j'ai

dit à une femme qui est venue m'ouvrir : « Faites-moi la charité, j'ai bien faim. — Pauvre enfant! » a dit la femme; et elle m'a donné du pain et des fruits que j'ai mangés, sans en rien conserver pour mes frères ; et j'ai achevé la route, marchant dédaigneux sur le blé répandu, en pensant que je serais bien sot de me fatiguer à recueillir grain à grain une aussi piètre nourriture, puisqu'il suffit de cogner à une porte pour avoir du pain et des fruits. »

Telle était la vérité; mais Jeannotin se garda soigneusement de le dire.

Le frère aîné s'adressa donc ensuite au cadet pour lui demander s'il rapportait quelque chose.

« Hélas non! répondit Jeannot, et pourtant je n'ai fait preuve ni de paresse, ni de négligence. Vous allez en juger.

« Je cheminais depuis quelques instants sur la route des rochers, lorsque j'aperçois un petit lièvre blotti à quelques pas de moi; je me baisse ; je prends une pierre, et la jette avec tant d'adresse qu'elle va casser une jambe du lièvre. Il se sauve cependant, mais comme il ne courait pas très-vite, je me mets à sa poursuite, comprenant bien qu'ainsi blessé il ne tar-

derait pas à se fatiguer, et que j'arriverais certainement à le prendre. En effet, plus nous allions et plus la bête, qui traînait sa jambe, perdait de ses forces. J'étais donc sur le point de m'en emparer, quand, tout à coup, je vois partir sous mes pieds un second lièvre, mais beaucoup plus gros que le premier, — quatre ou cinq fois plus gros ; vous ne vous figurerez jamais comme il était gros. Prestement je ramasse une autre pierre, et je la lance à l'autre lièvre. Cette fois je frappe en pleine tête : l'animal tombe, se débat ; je cours et me baissais déjà pour le prendre, lorsqu'il se relève et se met, non pas à fuir, mais à sauter d'ici, de là, sans trop savoir ce qu'il faisait, car mon coup l'avait étourdi.

« Je le poursuis donc, laissant le premier s'en aller où bon lui semblera. — Il était si petit ! — Mon gros lièvre sautait, sautait toujours de droite et de gauche, ce qui me faisait comprendre assez qu'il ne se débattait ainsi que pour mourir bientôt. Je guettais ce moment, quand, à une certaine distance, j'aperçois un chevreuil qui venait à toute vitesse, directement sur moi. Alors je me baisse, doucement, doucement... et, caché derrière une petite roche, j'attends la bête, prêt à la saisir par les jambes lorsqu'elle passerait à

ma portée. Certes, je ne l'aurais ni manquée, ni lâchée, car j'avais l'œil aux aguets, les mains ouvertes, et je suis fort... ; mais voilà que, lorsqu'il ne lui restait plus qu'un ou deux sauts à faire pour être pris, le chevreuil s'arrête, flaire de mon côté... et s'en retourne plus vite encore qu'il ne venait.

« Alors j'ai regardé autour de moi, pensant bien trouver mon gros lièvre étendu aux environs, mais je ne l'ai point trouvé. Il est allé sans doute mourir dans quelques broussailles...

« Et j'ai achevé la route sans rencontrer d'autres lièvres, ni voir d'autres chevreuils. Voilà comment il se fait que je ne rapporte rien ; mais je n'en suis pas moins très-fatigué, et pris d'une grande faim. »

Ainsi parla Jeannot, puis il ajouta, en s'adressant au frère aîné :

« Et toi, Jean, le bon Dieu t'a-t-il favorisé sur la route des prairies ? Apportes-tu de quoi manger ?

Le frère aîné répondit :

« Le bon Dieu m'a fait voir comme à Jeannotin des fleurs, et entendre des bergères. Rien autre. J'ai donc ramassé des fleurs ; nous en ferons des bouquets que nous tâcherons de vendre dans cette petite ville qu'on voit là-bas ; et de l'argent nous aurons du pain. »

Le plus jeune frère dit alors à l'aîné :

« Tu es fou : personne n'achètera ces fleurs des champs que chacun peut avoir pour rien. »

Si Jeannotin prenait ainsi plaisir à trouver mauvaise l'idée de son frère, c'est qu'il n'avait nullement faim, et se souciait peu de travailler à l'arrangement des fleurs.

Quoi qu'il en pût dire, Jean et Jeannot, à qui l'appétit donnait des idées toutes différentes, se mirent à façonner les bouquets. Puis, arrivés à la ville, ils les offrirent pour les vendre ; mais les gens leur dirent, comme Jeannotin l'avait prévu :

« Pourquoi achèterions-nous ces fleurs des champs, que nous pouvons avoir pour rien ? »

Alors Jeannotin se moqua de son frère aîné, en riant beaucoup, lui qui était rassasié.

Jeannot ne riait pas, lui que la faim pressait.

« Qu'allons-nous devenir, disait-il, si nous ne trouvons pas à vendre nos bouquets ?

— Patience, frère ! lui répliqua Jean ; patience, espère encore. Pendant que je ramassais les fleurs, les bergères chantaient, et je les écoutais si attentivement que j'ai appris leurs jolies chansons : je vais donc

chanter ces chansons par la ville; et peut-être les gens qui les auront entendues me donneront-ils de l'argent pour les entendre encore. »

Et Jean se mit à chanter les jolies chansons des bergères. Beaucoup de gens qui passaient s'arrêtèrent pour l'écouter. Quand il vit un nombre de personnes rassemblées, Jean cessa de chanter, et fit mine de s'éloigner; mais plusieurs le retinrent en disant :

« Chante encore ces jolies chansons, et nous te payerons pour le plaisir que tu nous auras causé. »

Alors il chanta de nouveau, et plusieurs le payèrent ainsi qu'ils l'avaient promis.

Puis de l'argent reçu Jean eut du pain et des fruits, et il dit à ses frères :

« Frères, mangez avec moi. »

Ils mangèrent donc avec lui : Jeannot par besoin, Jeannotin par gourmandise.

Tout en mangeant, le plus jeune se prit à dire :

« Certes! ce n'est pas moi qui aurais laissé le petit lièvre pour le gros, ni abandonné le gros pour attendre le chevreuil! Que n'ai-je suivi la route des rochers !

— Eh bien! lui répliqua l'aîné, à la prochaine montagne tu suivras, si tu veux, cette route-là.

— Et moi, frère, dit le cadet, tu me laisseras suivre la route des prairies. Je ne manquerai pas d'apprendre les chansons des bergères, si le bon Dieu ne me favorise pas de quelque rencontre meilleure. »

IV

A la troisième montagne, ils prirent donc : Jeannotin la route des rochers, Jeannot celle des prairies, et Jean celle des bois.

Cette fois l'âne chargé de blé avait suivi de nouveau la route des rochers. Jeannotin trouva des grains sur ses pas, mais il ne daigna point se baisser pour les recueillir. A la première maison rencontrée, il cogna, une femme ouvrit :

« Faites-moi la charité, dit-il, j'ai bien faim !

— Va travailler, paresseux, » repartit la femme qui lui ferma rudement la porte au nez.

A la seconde maison, même demande, même réponse.

A la troisième, l'on ne fut ni plus généreux, ni plus indulgent.

Puis, comme Jeannotin ne trouva plus de maison, il continua de marcher toujours sans ramasser aucun des grains répandus.

Or, l'homme qui conduisait l'âne, fatigué sans doute d'avoir marché longtemps, s'était arrêté à un tournant de la route, avait déchargé la bête, pour qu'elle se reposât et broutât, et s'était endormi sur les sacs.

Jeannotin, qui vit l'homme et l'entendit ronfler, se dit :

« Il dort profondément : c'est une belle occasion d'emplir ma poche sans qu'il m'en coûte grand'peine. Il s'approcha donc, se baissa, dénoua doucement le lien de l'un des sacs, plongea sa main dans le blé, la retira pleine à plusieurs reprises, jusqu'à ce que sa poche regorgeât; mais au moment où il se relevait pour s'enfuir au plus vite, il arriva que le sac délié se vida et s'affaissa sous l'homme qui se réveilla en sursaut, et n'eut rien de plus pressé que de happer le voleur au collet.

Jeannotin prétendit bien qu'il était innocent; mais

sa poche pleine de grains le démentait suffisamment. Il eut beau crier, l'homme qui n'entendait pas raison sur le vol lia l'enfant d'une corde, et, se remettant en route, le fit marcher devant lui; puis au premier bourg le livra aux gens de la justice.

Sur la route des prairies Jeannot voyant des fleurs se dit d'abord :

« Je n'en ramasserai point; l'on ne trouve pas à les vendre. »

Puis, comme les bergères chantaient, il se prit à les écouter pour apprendre leurs chansons. Déjà même il en savait assez fidèlement deux ou trois couplets, lorsqu'il entendit le rossignol dire, lui aussi, sa chanson que nul ne peut redire. Et Jeannot pensa :

« Cette chanson-là est bien plus belle que celle des bergères; quand je la saurai, l'on me payera très-cher pour que je la dise. »

Puis, moitié sifflant, moitié chantant, il se mit à répéter — prétendûment — les refrains de l'oiseau. Certes le bruit qu'il faisait ressemblait beaucoup plus au tapage de la pie qu'à la chanson douce du rossignol. Mais Jeannot n'en jugea pas ainsi :

« Voilà, s'écria-t-il, voilà ma fortune faite! ce que

je chante est bien plus beau que la chanson du rossignol elle-même. Que d'argent ne va-t-on pas me donner pour m'entendre?... »

Et sans plus écouter ni bergères, ni rossignol, il continua sa route, tout fier du magnifique talent qu'il venait d'acquérir si promptement.

A quelque distance de l'endroit où il devait rejoindre ses frères se trouvait une petite ville dans laquelle il entra, car il avait hâte de s'enrichir à l'aide de sa nouvelle science.

Il commença donc de chanter à sa façon; mais les passants au lieu de s'arrêter ne manquèrent pas les uns de se sauver en se bouchant les oreilles, les autres de lui dire :

« Veux-tu bien te taire, maudit braillard! »

Et comme il persistait, prétendant chanter mieux que le rossignol, des gens s'ameutèrent pour lui donner la chasse.

Il s'enfuit, regrettant de ne s'être pas contenté d'apprendre les chansons des bergères.

Comme il se tenait assis, tout penaud, à la réunion des routes où il était arrivé le premier, il vit venir par

la route des bois son frère Jean donnant le bras à un homme qui paraissait marcher péniblement.

Alors il alla au-devant de son frère, pour lui demander quel était cet homme. Mais l'homme répondit lui-même :

« Je suis le frère de ton père, je suis cet oncle chez qui vous vous rendez. Je passais à cheval par la route des bois ; mon cheval s'est effrayé et m'a jeté avec lui dans un précipice, où je serais demeuré sans doute, si ton frère Jean, qui m'a vu, n'avait eu le courage de s'exposer pour me retirer. Peut-être sans cette aventure me serais-je borné à vous faire quelque aumône ; mais Jean m'a sauvé la vie, je veux en reconnaissance vous prendre tous les trois chez moi, et avoir soin de vous.

— Où est Jeannotin? demanda Jean, lui serait-il arrivé quelque malheur sur la route des rochers? »

En ce moment passait l'homme qui conduisait l'âne. Jean s'informa de lui, s'il n'avait point aperçu son frère. L'homme alors raconta comme quoi il avait livré Jeannotin aux gens de la justice.

D'abord l'oncle voulut qu'on abandonnât ce mauvais sujet ; mais Jean supplia si bien que l'oncle s'attendrit.

Ils allèrent donc ensemble au bourg, et parvinrent à délivrer Jeannotin, car il promit d'être à jamais corrigé de sa paresse, qui l'avait conduit à la mendicité, à l'égoïsme, au mensonge et au vol.

« Moi, dit Jeannotin, j'ai manqué de prévoyance d'abord, de persévérance ensuite, enfin j'ai été orgueilleux; aussi, avec la meilleure volonté, n'ai-je jamais rien rapporté au repas fraternel. »

Jean, lui, fut trop modeste pour se flatter de sa conduite alors que ses frères se repentaient ou s'accusaient si humblement. Mais l'oncle parla à sa place :

« Souvenez-vous, dit-il aux enfants, que sur toutes les routes de la vie la prospérité s'achète par le travail, la persévérance et le courage. Souvenez-vous aussi que votre frère vous a assistés, et qu'il a demandé votre pardon : soyez donc, comme lui, secourables à vos frères malheureux, et miséricordieux à vos frères coupables ! »

Leon Flameng del. sc

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPP

VIII

JÉSUS ET L'ENFANT

Au temps où le Seigneur Jésus vivait sur la terre, persécuté des méchants qui le voulaient faire mourir, un jour il allait seul dans la campagne, pleurant et se lamentant sur la dureté du cœur des hommes. La chaleur du soleil était grande en ce moment. Le Seigneur s'assit sous le feuillage d'un chêne; puis, ayant mis son front dans ses mains, il continua de pleurer et de se lamenter, en disant :

« O hommes! quand donc votre cœur s'attendrira-

t-il? Quand serez-vous charitables? Ma voix a crié vers vous : « J'ai faim! » et vous ne m'avez point donné à manger; « j'ai soif! » et vous ne m'avez point donné à boire; « je suis sans demeure! » et vous ne m'avez point emmené à l'abri de votre toit. O hommes! quand donc entendrez-vous la voix de celui qui souffre? »

Et, ces paroles prononcées, le Seigneur se tut. On eût dit alors qu'il dormait d'un sommeil profond, tant il était immobile, tant sa tête pesait sur ses mains. Il ne dormait point cependant : il veillait, mais perdu en ses amères pensées; il veillait, mais chargé de sa tristesse accablante.

Après quelques instants, le Seigneur sentit qu'une main le touchait doucement. Aussitôt, relevant le front, il regarda de ses yeux mouillés. Devant lui se tenait un enfant, un pauvre petit être chétif, contrefait de corps, disgracieux de visage. D'une main cet enfant gardait relevé le pan de sa tunique, de l'autre il portait une coupe de terre.

« Enfant, demanda le Seigneur, qui es-tu? que me veux-tu?

— Je suis, répondit l'enfant, le fils d'un pauvre laboureur. J'ai entendu tout à l'heure que vous disiez :

« J'ai faim! j'ai soif! je suis sans demeure! » Alors j'ai couru à la maison de mon père, qui n'est pas éloignée d'ici; j'ai pris du pain pour que vous mangiez. »

Et l'enfant montra le pain qui était dans le pli de sa tunique.

« J'ai pris aussi une coupe, pour vous donner à boire l'eau que j'irai puiser à la source prochaine. Et, quand vous aurez bu et mangé, si vous n'avez point d'asile pour la nuit, vous viendrez avec moi en la pauvre maison de mon père; je vous ferai un lit de feuilles, et vous dormirez. »

Alors le Seigneur s'étant levé dit à l'enfant, en étendant sur lui sa main divine :

« Enfant, sois béni! et avec toi tous ceux dont le cœur sera semblable à ton cœur. Demain, quand les disciples me demanderont : « Maître, où irons-nous célébrer la Pâque?... » je leur répondrai : « Nous irons en l'asile de charité. » Et je les conduirai en la pauvre maison de ton père. »

Puis, ayant pris le pain qui était dans le pli de la tunique de l'enfant, le Seigneur ajouta :

« Et voici le pain que je partagerai aux disciples, en disant : « Tenez, ceci est le pain de charité. »

Puis, ayant pris aussi la coupe, le Seigneur dit encore :

« Et voici la coupe où je ferai boire les disciples, en disant : « Tenez, ceci est la coupe de charité. »

Ensuite le Seigneur demanda :

« Où est la source dont tu parlais?

— Là, tout près, au creux du rocher, répondit l'enfant.

— Conduis-moi, » dit le Seigneur.

L'enfant le conduisit.

Quand ils furent arrivés, le Seigneur dit, en indiquant du doigt l'eau claire qui brillait au creux du rocher :

« C'est là le miroir où se regardent les étoiles du ciel : enfant, regarde-toi dans le miroir des étoiles. »

Et l'enfant, s'étant penché sur la source, fut tout étonné de voir que son visage était devenu magnifique. Puis il se toucha, et trouva son corps redressé. Alors il s'écria joyeux :

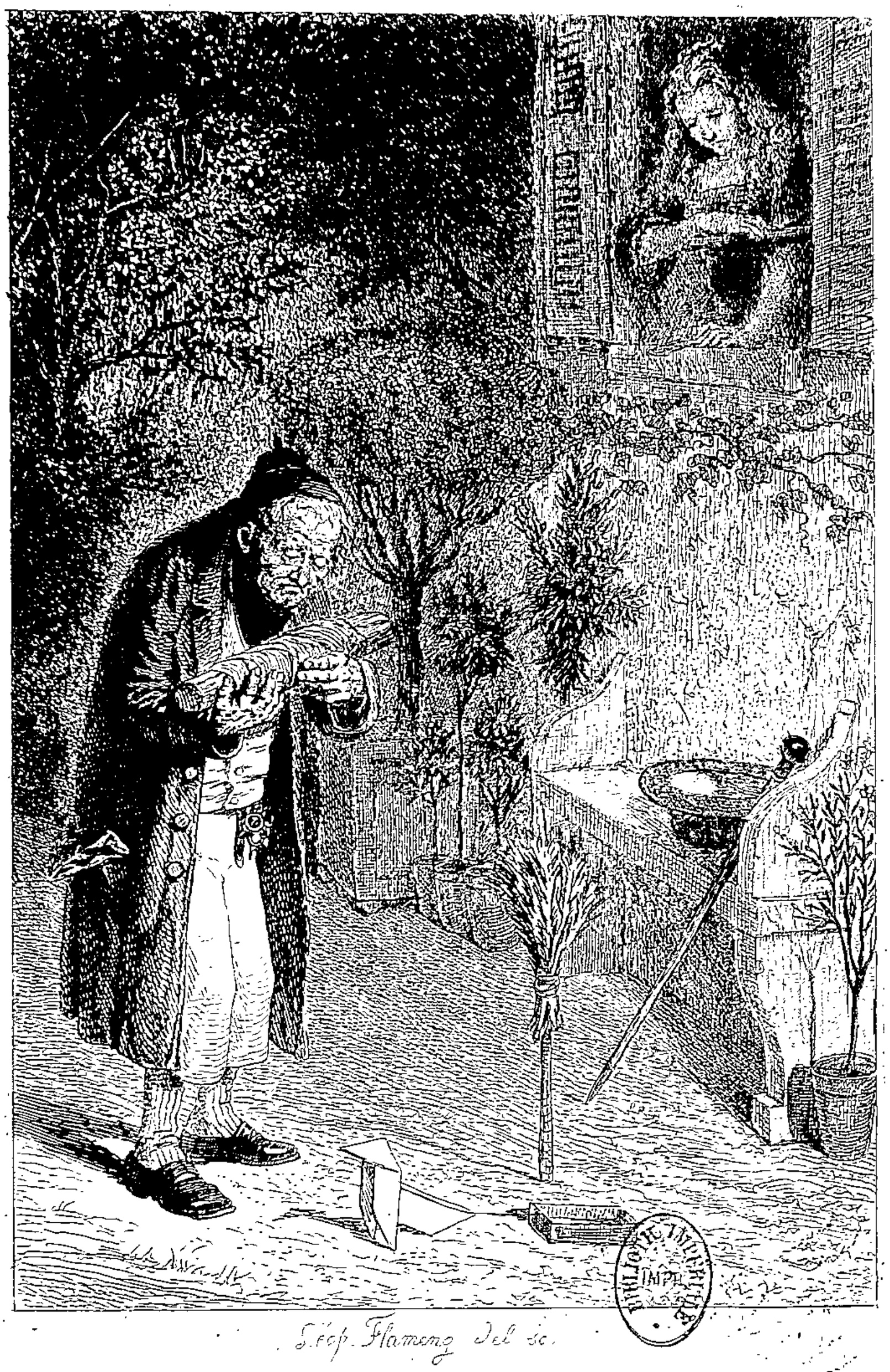
« Miracle! miracle! Comment donc s'est accompli ce miracle? »

Le Seigneur lui dit :

« Enfant, c'est le miracle de la charité; c'est le miracle qui désormais toujours s'accomplira pour ceux

dont le cœur sera semblable à ton cœur. S'ils sont laids, la charité les rendra beaux; s'ils sont contrefaits, la charité les redressera. »

Et, depuis, la parole du Seigneur Jésus n'a jamais été démentie.



S. Fop. Flamang del. sc.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

IX

LES JOUJOUX DE LUCILE

La petite Lucile, âgée de cinq ans environ, était une enfant très-intelligente qui ne se trouvait jamais dépourvue de joujoux, car toute chose lui en servait. Un bout de bois accoutré de quelque chiffon devenait à ses yeux une poupée en costume élégant; un couvercle de boîte se changeait en carrosse magnifique, où parfois elle attelait en guise de cheval une cocotte de papier; pour monnayer des louis d'or, il lui suffisait de tailler par tranches une racine jaune; dans des co-

quilles de noix elle pesait des morceaux de plâtre qu'elle se vendait à elle-même sous le nom de sucre. Cette ficelle tendue représentait la grande route; ce verre d'eau, la rivière; ce petit balai planté par son manche, un arbre au frais ombrage... Que sais-je encore?

Bref, sa petite imagination était une vraie baguette de fée qui ne la laissait manquer de rien. Aussi, jamais créature plus heureuse que Lucile, qui n'avait qu'à vouloir pour posséder.

Un jour donc qu'entourée de ses trésors inventés elle babillait avec sa prétendue poupée, fouettait son prétendu cheval, suivait la prétendue grande route, pesait le prétendu sucre, s'abritait du prétendu soleil sous le prétendu arbre, — survint un vieil oncle de Lucile, homme qui avait les cheveux blancs, l'esprit très-sérieux, et le caractère assez dur.

« Que cette enfant est niaise! s'écria-t-il; n'est-ce pas pitié de la voir s'amuser de la sorte? La voilà qui va entrer dans sa sixième année, et elle raisonne moins sensément que si elle n'en avait que deux. La voyez-vous dorloter une bûche, dire hue! à un morceau de papier, peser des plâtras?... Taisez-vous, pe-

tite folle ! que je ne vous surprenne plus vous livrant à de telles sottises, ou je vous châtierai d'importance ! »

Puis l'oncle prit chacun des objets qui servaient de joujoux à Lucile, et les jeta sur une armoire, à une hauteur où il était impossible que l'enfant pût les atteindre.

Tout d'abord Lucile pleura, non parce qu'on lui enlevait ces choses, si faciles à remplacer, mais parce que son oncle lui défendait de continuer à s'amuser comme elle avait eu coutume de le faire jusqu'alors.

Pourtant, soit crainte de la punition, soit respect pour l'ordre reçu, Lucile résolut de se soumettre à la volonté de son oncle; et Lucile ne joua plus jamais de semblable façon.

Douze ans plus tard, ayant tenu compte des leçons et de l'exemple de son grand-père, Lucile était une demoiselle raisonnable et sérieuse autant qu'on peut l'être à son âge.

Quant à l'oncle, les longs ans avaient courbé son dos, rendu sa barbe plus blanche encore, affaibli sa mémoire, dissipé sa raison, à ce point qu'il se trouvait, comme on dit, retombé dans l'enfance.

Or, un jour il arriva qu'en dérangeant quelques meubles de la maison, les anciens joujoux de Lucile tombèrent, tout poudreux, de l'armoire.

La jeune fille les reconnut, car elle se rappela en quelle circonstance ils avaient été mis là.

A sa place, enfants, vous les eussiez certainement recueillis et conservés comme des reliques du beau temps lointain; les eussiez-vous même rejetés, ce n'eût pas été sans leur avoir auparavant donné un de ces regards attendris qui semblent être le sourire du cœur. Ce ne fut pas ainsi que se comporta mademoiselle Lucile envers ces objets qu'elle avait tant aimés autrefois.

« Fi! dit-elle, en les prenant avec mépris du bout des doigts; j'ai honte quand je pense que j'ai donné des baisers et des noms d'amitié à ce morceau de bois; que j'ai cru voir caracoler cette cocotte, et que je me suis assise à l'ombre de ce petit balai malpropre! »

Puis mademoiselle Lucile ouvrit une fenêtre, et jeta le tout aussi loin qu'elle put. Les pauvres joujoux méprisés allèrent tomber sur la pelouse du jardin.

Qui les ramassa? — Sans doute, pensez-vous, quelque enfant jeune assez pour avoir le droit de s'en

amuser librement. — Eh bien, non! ils furent ramassés par l'homme aux cheveux de neige, par celui que l'âge avait reconduit à l'enfance, par le vieil oncle. Oui, ce fut le vieil oncle qui prit le morceau de bois affublé de chiffons, et l'embrassa, et lui donna des noms d'amitié. Ce fut le vieil oncle qui lia la cocotte au couvercle de la boîte, puis la fouetta, et s'écria joyeux : « Voyez comme il galope bien, mon cheval! comme il est beau, mon carrosse! » Ce fut le vieil oncle qui se prit à cheminer le long de la ficelle tendue, en disant : « Elle est longue, la route!...» Ce fut le vieil oncle enfin qui s'assit auprès du petit balai planté par le manche, en disant encore : « Dieu merci! j'ai trouvé un bel arbre pour me reposer à l'ombre... »

Tel est, enfants, des contes que me disait ma jeune tante, le dernier dont je me souviens. Voulez-vous que nous cherchions ensemble la leçon à tirer de ce petit récit?

Voici, pour ma part, ce que je trouve :

Qu'il suffit de se croire heureux pour l'être véritablement; — qu'il faut respecter le souvenir de toutes les choses qui ont eu notre amour; — que, même après les avoir perdues, si nous avons le malheur de les perdre, nous devons toujours regarder comme sacrées nos belles croyances d'autrefois; car elles peuvent consoler notre vieillesse aussi doucement qu'elles ont bercé notre enfance.

Cherchez encore, jeunes amis, je crois n'avoir pas tout trouvé...

Plus qu'un mot, de moi à vous.

Pour que ce livre vous plaise, il sera besoin sans doute que vous le regardiez des mêmes yeux dont la petite Lucile regardait ses joujoux aimés; je compte donc que votre imagination va le rendre magnifique; et, pour le présent, je ne puis rien désirer de mieux.

Mais un jour viendra où cet intraitable vieil oncle, qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, l'âge de raison, vous ôtera le livre des mains, et le jettera en quelque endroit oublié...

Plus tard vous le retrouverez peut-être, poudreux

comme les joujoux de mademoiselle Lucile. Qu'en ferez-vous alors? Le mépriserez-vous, ayant honte de l'ouvrir? — Ou le garderez-vous pour le relire encore étant vieux?...

Cela dépendra, je crois, du souvenir que vous aura laissé l'histoire des joujoux de Lucile.

Puissiez-vous donc n'oublier jamais cette histoire!...

FIN

BIBLIOTHECA NATIONALE IMPERIALE

TABLE

	Pages.
Aux enfants	1
I. Mare	3
II. Les fils du roi	15
III. Fanfan	28
IV. La fée Lugine	25
V. Jacques	77
VI. Les petits cailloux plats	87
VII. Jean, Jeannot et Jeannotin	123
VIII. Jésus et l'enfant	141
IX. Les joujoux de Lucie	147

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

COLLECTION DE [illegible]STRÉE

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

SPLENDIDES ÉDITIONS IMPRIMÉES SUR VÉLIN SUPERFIN

CONTES DE PERRAULT. Préface de STAHL. 40 grandes compositions de GUSTAVE DORÉ. Format grand in-4° du *Dante*. Édition splendide et monumentale, sur papier vélin du Marais, imprimée par J. CLAYE sur beaux caractères du XVIIe siècle, reliée richement à l'anglaise. . . . . 70 fr.

N. B. La beauté et l'épaisseur du papier rendent le brochage impossible. Ce volume peut être livré en feuilles aux personnes qui désireraient le faire relier elles-mêmes.

LES ENFANTS. Le Livre des Mères, par VICTOR HUGO. Riche et charmante édition illustrée, par FROMENT, de 75 dessins, gravés par BRIND'AMOUR, de Dusseldorf, et imprimée par J. CLAYE. . . . . 15 fr.

RÉCITS ENFANTINS, par EUGÈNE MULLER. 40 belles eaux-fortes par FLAMENG. In-8° vélin, imprimé par J. CLAYE. . . . . 0 fr.

LES BÉBÉS, par le comte F. DE GRAMONT. 42 dessins par OSCAR PLETSCH, de l'école de Dresde. In-8° vélin, imprimé par J. CLAYE. . . . . 10 fr.

PICCIOLA, par X.-B. SAINTINE, illustration entièrement nouvelle de FLAMENG. 10 eaux-fortes. 37e édition, imprimée par J. CLAYE. . . . . 10 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE, 2e édition. Ouvrage couronné par l'Académie, illustré par FROMENT, imprimé par J. CLAYE. 10 fr.

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS. Texte par CHARLES NODIER, GEORGE SAND, STAHL, BALZAC, ALFRED et PAUL DE MUSSET, LA BÉDOLLIÈRE, LÉON GOZLAN, OCTAVE FEUILLET; illustré de très-nombreuses vignettes par TONY JOHANNOT, MEISSONIER, LORENS, GÉRARD SÉGUIN et BERTALL. 4 séries. La série. . 10 fr.

LES ROMANS CHAMPÊTRES de GEORGE SAND. Riche édition illustrée par TONY JOHANNOT. 2 séries à 10 fr. In-8° sur vélin. . . . . 20 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par CH. NODIER. Riche in-8° illustré d'eaux-fortes, chef-d'œuvre de TONY JOHANNOT. . . . . 10 fr.

LE RENARD, de GOËTHE, traduction de E. GRENIER, 60 grandes gravures de KAULBACH. Grand in-8°, format des *Animaux peints par eux-mêmes*. 10 fr.

Tous ces ouvrages sont de véritables œuvres d'art, dignes à tous les titres de trouver place dans les bibliothèques des artistes et des amateurs de beaux et bons livres.

Reliures et demi-reliures à des prix modérés.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT 7